

République Algérienne Démocratique
et Populaire.

Ministère de L'enseignement Supérieur
et de la recherche scientifique.

Université 8 Mai 1945 Guelma.

Faculté des Lettres et des Langues.

Département des lettres et de la langue française.



الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

جامعة 8 ماي 1945 قالمة

كلية الآداب واللغات

قسم الآداب واللغة الفرنسية

**Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme
de Master en littérature française**

Intitulé :

**Ecriture et représentation de la violence au féminin
dans *Nulle Autre Voix* de Maïssa Bey**

Présenté par : Melle. Mayada BOUGUETTAYA

Sous la direction de : Mme. Mervette GUERROUI

Membres du jury

Président :

Rapporteur : Mme. Mervette GUERROUI

Examineur :

Année d'étude 2019/2020

A mes chers parents

*Pour leur soutien tout au long
de mon parcours universitaire*

*Pour leurs encouragements et
sacrifices.*

Remerciements :

Je tiens à remercier, chaleureusement, ma directrice de recherche Mme. Mervette GUERROUI pour ses efforts et ses précieux conseils. Je lui exprime toute mon estime.

Je présente aussi ma gratitude à mon cher oncle Mohamed Taher BOUGUETTAYA qui m'a été d'une grande aide dans l'élaboration de ce mémoire.

Je remercie, enfin, mes parents et toute ma famille pour leur soutien continu.

Résumé :

Ce mémoire se propose d'étudier l'écriture et la représentation de la violence au féminin dans le roman de Maïssa Bey *Nulle Autre Voix* (2018). Notre objectif étant d'interpréter les techniques esthétiques déployées par l'écrivaine pour écrire la violence, nous entamons l'étude par donner un aperçu historique et contextuel de l'écriture des femmes dans son rapport avec la violence sociale. Nous abordons ensuite la question de la violence structurelle du récit qui transgresse les normes de la narration traditionnelle dans un but de dénonciation et d'opposition. Enfin, nous abordons l'aspect thématique que génère la représentation fictionnelle de la violence et analysons la mise en scène de quelques thèmes récurrents dans l'imaginaire de l'écrivaine.

Mots clés : Ecriture- Violence – Représentation – Eclatement - Fragmentation.

Abstract :

This dissertation aims to study the writing and representation of violence in women in Maïssa Bey's novel *Nulle Autre Voix* (2018). Our objective being to interpret the aesthetic techniques used by the writer to write about violence, we begin the study by providing a historical and contextual overview of women's writing in its relation to social violence. We then approach the question of the structural violence of the narrative, which transgresses the norms of traditional narration for the purpose of denunciation and opposition. Finally, we address the thematic aspect generated by the fictional representation of violence and analyze the staging of some recurring themes in the writer's imagination.

Key Words: Writing - Violence - Representation - Explosion - Fragmentation.

Sommaire :

Introduction	6
Chapitre I : Violence sociale et écriture au féminin	10
1. Situation des femmes en Algérie.....	11
1.1. La condition féminine pendant la guerre de libération nationale	11
1.2. Condition des femmes dans l'Algérie post-coloniale.....	13
1.2.1. Situation des algériennes pendant la décennie noire	14
1.2.2. La violence sociale.....	14
1.2.3 La violence familiale.....	15
1.2.4. La violence professionnelle.....	18
2. L'écriture au féminin.....	19
2.1. De la violence à l'écriture au féminin.....	20
2.2. Evolution de l'écriture algérienne au féminin.....	22
2.3. L'écriture de Maïssa Bey, un cri contre l'oppression.....	23
2.4. <i>Nulle Autre Voix</i> , le roman de la révolte.....	23
Chapitre II : Esthétique de la violence	25
1. Dire la violence :	26
2. Le dédoublement spatial, ou les lieux de la soumission :	31
2.1. L'appartement :.....	32
2.2. La prison :.....	35
2.3. La famille :.....	37
3. Une temporalité éclatée :.....	38
3.1. Le passé, ou le temps de perte :	40
3.2. Le présent, reflet du passé :	43
Chapitre III : La représentation fictionnelle de la violence	47
1. L'enfermement :.....	50
2. Le corps féminin :.....	52
3. La folie :.....	55
Conclusion	59
Bibliographie	63

Introduction

Introduction

La violence contre les femmes est un phénomène social qui s'est perpétué à travers l'Histoire dans le monde entier. En Algérie, la violence sociale s'inscrit dans un contexte d'inégalité et de distinction entre la femme et l'homme. La dénonciation et la lutte contre ce fléau sont primordiales, mais elles demeurent difficiles dans une société rongée par les préjugés et les coutumes d'une société machiste.

La violence contre la femme est aussi une thématique favorable dans la littérature algérienne de langue française écrite par les femmes. Par le biais de l'écriture, les écrivaines algériennes ont toujours tenu à traduire ce qu'elles et les autres vivent au quotidien. La violence, un des sujets majeures de leurs écrits, est représentée comme une situation catastrophique et tragique dans laquelle s'est toujours retrouvée la femme algérienne qu'elles considèrent comme victime de sa société. Désirant voir où en est la représentation littéraire de ce phénomène social, nous avons décidé de l'étudier dans un texte récent, qui n'a presque pas été étudié ; il s'agit du dernier roman de Maïssa Bey *Nulle Autre Voix* paru en 2018.

Très connue sur la scène littéraire algérienne et même mondiale, Maïssa Bey est une femme de lettre qui appelle à la liberté, à l'égalité et à la justice sociale en décrivant les malheurs des femmes et leur condition dans la société algérienne. Même si l'écrivaine est considérée par les chercheurs comme étant une féministe, de par ses écrits qui dénoncent la maltraitance des femmes, elle s'en démarque pourtant et ne se considère pas comme leur porte-parole :

*Aujourd'hui, on dit de moi 'c'est une féministe', 'elle dénonce la condition des femmes' (...) c'est pas du tout mon objectif ! 'Elle est porte-parole', je déteste ce mot de 'porte-parole', je préfère qu'on dise 'elle porte la parole de', c'est très différent.*¹

Pourtant, dans son dernier roman *Nulle Autre Voix*, Bey semble prendre la posture d'une auteure féministe, puisqu'elle raconte le parcours d'une femme qui se révolte contre sa situation de femme soumise en s'adonnant à une violence inouïe. Si le thème de la violence est omniprésent dans ce roman, il y est pourtant différemment traité, puisque c'est l'une des rares œuvres littéraires qui racontent la violence du côté féminin. En effet, la protagoniste est une femme qui a tué son mari par préméditation et qui, après avoir purgé une peine de quinze ans, se retrouve seule, obligée d'affronter la

¹ Institut français, Conversation avec Maïssa Bey et Boualem Sansal, Médiathèque de l'Institut français de Lituanie, publié le 15 octobre 2013. [En ligne] [Consulté le 05/03/2019]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=5Gnm_bWdCWA .

Introduction

société, jusqu'au jour où elle est contactée par une écrivaine qui voudrait écrire un nouveau roman en s'inspirant de la vie de la « criminelle », comme elle aime elle-même se qualifier. Incapable de se confier directement, l'ancienne condamnée recourt alors à l'écriture de lettres qu'elle remettra à l'écrivaine. C'est ainsi que Bey, tout en dénonçant la situation d'oppression à laquelle sont soumises les femmes en Algérie, aborde également la problématique de l'écriture et du dévoilement au féminin.

Ne pouvant nous étaler sur ces différentes problématiques générées par l'écriture de la violence au féminin, nous nous limiterons à l'étude des enjeux de la représentation littéraire de la violence chez Maïssa Bey. Autrement dit, nous tenterons de savoir comment se manifeste la violence aux niveaux textuel et thématique de *Nulle Autre Voix*.

Nous pensons que la représentation de la violence féminine chez Maïssa Bey participe d'une critique et d'une dénonciation des valeurs de la société patriarcale. Il semble également que la déconstruction des discours hégémoniques sur la femme ainsi que la fragmentation structurelle et narrative représentent des formes d'opposition de la part de l'écrivaine contre les normes sociales qui régissent le vécu des femmes en Algérie.

Afin de vérifier nos hypothèses, nous ferons appel à quelques outils de l'analyse narratologique et discursive des textes littéraires, afin d'étudier la manifestation de la violence aux niveaux narratif et discursif. Nous ferons également appel à l'imaginaire de l'auteur et aux études thématiques afin d'analyser les thèmes générés par l'expression de la violence dans le roman. Ceci nous permettra d'interpréter, à la fois, la manifestation de la violence au niveau textuel et thématique et de repérer la spécificité de la représentation littéraire de cette thématique chez Maïssa Bey.

Pour mener à bien notre travail de recherche, nous le diviserons en trois chapitres complémentaires :

Dans le premier intitulé *Violence sociale et écriture au féminin*, nous tenterons de donner un aperçu de la situation sociale des femmes en Algérie et de son évolution depuis la période pré-coloniale jusqu'à présent. Ce rappel nous permettra de comprendre le rapport qui existe entre cette situation et sa répercussion sur l'écriture littéraire au féminin, ce qui nous mènera, ensuite, à démontrer l'impact de cette réalité

Introduction

dégradante sur l'expression littéraire des femmes en Algérie et la naissance d'une littérature de dénonciation et de revendication de leurs droits. Enfin, nous terminerons ce chapitre par une brève présentation de l'écrivaine du corpus, qui fait partie de cette vague d'intellectuels qui ont pris la plume, poussés par l'urgence de la situation désastreuses de la décennie noire, qui fut une phase des plus pénibles pour les algériens, mais notamment pour les femmes, devenues des proies de premier choix pour la violence intégriste.

Quant au second chapitre titré *Esthétique de la violence*, nous tenterons d'y analyser les structures narratives et discursives du récit afin de comprendre l'inscription de la violence dans l'écriture. Nous commencerons par l'étude du discours énonciatif du personnage principal qui porte une dénonciation et une opposition aux valeurs sociales et aux mentalités patriarcales, responsables de la maltraitance des femmes. Nous passerons par la suite à l'étude l'évolution temporelle du récit ainsi qu'à sa structure spatiale qui portent le discours sur la violence et représentent en elles-mêmes des structures *violentes* qui semblent s'opposer aux normes de la narration classique par le biais de la fragmentation.

Enfin, la dernière partie du travail portant le titre *La représentation fictionnelle de la violence* analyse les manifestations de la violence dans l'imaginaire de l'écrivaine à travers l'étude des différents thèmes relatifs à l'expression de la violence dans le texte. Ceci nous permettra de comprendre la portée idéologique et sociale de la représentation littéraire de la violence dans le roman.

Chapitre I
Violence sociale
et écriture au
féminin

Violence sociale et écriture au féminin

La violence contre la femme est un phénomène largement répandu dans la société algérienne et qui se produit dans le foyer et dans la sphère publique.

Dans ce premier chapitre, nous allons donner un aperçu de la condition des femmes en Algérie, leur situation sociale et les difficultés qu'elles rencontrent au quotidien. Afin d'interpréter la représentation de la violence chez Maïssa Bey, nous allons d'abord mettre l'accent sur les différentes formes de violence pratiquées contre les femmes en Algérie, avant de donner un aperçu de la situation de ces femmes devenue une source d'enrichissement pour la littérature algérienne au féminin, autrement dit, nous allons expliquer le rapport entre la violence et l'écriture au féminin et comment le sujet féminin envahit aujourd'hui les textes écrits par les femmes algériennes. Dans ce sens Soumaya Aammam Khodja confirme que :

L'histoire de la femme est encore à écrire. Que les écrits témoignent de la férocité de ce pays envers ses femmes, férocité millénaire [...]. Femmes rendues folles par leur existence sociale et morale, femmes brisées par les longues servitudes femmes subissent la loi du Code de la Famille faisant d'elles qu'on commande encore et toujours deviennent celles qu'on assassine à tour de bras.²

Pour finir le chapitre, nous donnerons un aperçu historique de la littérature des femmes en Algérie, notamment celle de Maïssa Bey et son roman *Nulle autre voix*.

I. Situation des femmes en Algérie :

1.1. La condition féminine pendant la guerre de libération nationale de 1954-1962 :

Quand les hommes se font la guerre, c'est la femme qui le plus en pâtit. La femme algérienne pendant la guerre de libération nationale a donc payé le plus lourd tribut. Elle en a subi, souvent patiente et résignée, les affres à bout portant. Elle souffre dans la terreur les pires avanies. Nul coin...nul recoin de son être n'est épargné ; la douleur, l'horreur l'a envahi dans tout son corps, dans tous ses sens, dans toute sa sensibilité...Dans tout ce qui définit la femme : les humiliations les plus basses, les tortures les plus avilissantes, les arrestations les plus abusives...

² AMMAR KHODJA, Soumaya, *Ecritures d'urgence de femmes algériennes*, Clio. Histoire, femmes et sociétés [en ligne], disponible sur : <http://journals.openedition.org/Clio/289> ; DOI <https://doi.org/10.4000/clio.289> [consulté le 29/05/2006]

Violence sociale et écriture au féminin

La guerre n'est jamais propre et n'épargne pas même les castes les plus sensibles, les plus fragiles de la nation agressée ou dominée, celles-là que d'ordinaire protège – avant la conscience – la raison. La femme subit en plein dans sa chair... dans sa dignité... dans son honneur parfois des mains de même des compatriotes maquisards qu'elle aide en réalité secrètement, sans retenue dans leur guerre commune particulièrement dure et meurtrière contre l'envahisseur français :

Les femmes qui sont montées au maquis, elles avaient plus de chance que nous qui sommes restées là, elles étaient moins exposées. Parce que nous étions soumises, à tout moment ils pouvaient venir, casser la porte [...] Les français sont venus, ils nous ont encerclés, ils nous ont fait sortir, ils ont cassé les toits, [...], ils sont venus à leur tour, ils nous ont obligé à reconstruire nos maisons.³

L'horreur est élevée à son paroxysme ! Sauf que cette douce créature d'apparence fragile est pétrie, outre que de tendresse, d'extrême patience ; elle la fait s'adapter aisément comme d'instinct aux vicissitudes de la vie et des hommes lâches ou ensauvagés...aux pires cruautés humaines

En effet, la situation féminine à cette époque était tragique, non seulement parce que la vie des femmes est conditionnée par le colonisateur qui cherche à inférioriser la société dominée en exploitant le statut de femme, mais aussi car la femme est prise aussi dans la contrainte familiale ; la famille l'investit en tant que moyen de domination. C'est ainsi que par exemple, elle n'était autorisée, après même que l'école fut ouverte à tous les algériens, la fille n'allait guère au-delà du primaire. Les coutumes considéraient que l'honneur de la famille se concentrait en seulement la femme. Elle mène alors une vie de claustration très sévère où elle est constamment surveillée de très près par tous les siens. Elle ne pouvait exercer de fonctions lucratives qu'en cas d'indigence profonde imposée surtout par le veuvage pour les besoins de ses enfants. Cette créature sublime, symbole d'amour et de tendresse, ce réceptacle de la vie, où se développe le germe de l'humanité qu'elle façonne de sa chair et de son sang dans la douleur en son sein béni, nul des bourreaux cupides de l'espèce humaine et de la paix ne la ménage.

Venues de différentes régions, de différentes classes sociales, quelques universitaires, plusieurs analphabètes, mères, filles, épouses, toutes les algériennes ont

³ Entretien oral avec Témoignage B. Fatima. , Agraradj, Kabylie, 16 juin 2005.

Violence sociale et écriture au féminin

le même objectif : défendre la cause nationale, alors elles s'engagent dans la lutte, en effet celle-ci représentera pour elles une occasion pour se libérer à la fois du carcan colonial et des dogmes sociaux.

Toujours volontaires, les femmes, toutes, de leur façon contribuent à la guerre en assurant différentes missions : jour et nuit, elles s'occupent des moudjahidines ; leur transportent l'argent, la nourriture même les armes, lavent le linge des guerriers, font la cuisine, soignent les combattants, posent les bombes, restent à leurs foyers seules en l'absence de leurs maris, confinent aussi des taches agricoles, glanent dans les champs pour aider leur famille pauvre ... :

Je ne dis toujours rien. Je sais que dans tous les foyers, le sujet est abordé. C'est une lourde décision. Beaucoup de familles ne supportent pas de voir leurs filles, femmes, mères, sœurs prendre les armes. Tous ont peur de terribles représailles. Celles qui s'engagent risquent le viol et la torture. Elle (la voisine dans le camp de détention, ndlr) termine en m'apprenant que l'ensemble des femmes qui sont là viennent de son village, de l'autre côté du mont, à l'opposé du mien. Elles se connaissent depuis toujours.⁴

Les héroïnes algériennes sont les victimes du colonisateur et des traditions, mais aussi de la méprise et de l'oublie ; malgré leur présence effective dans la guerre, on n'en compte aucune dans les postes militaires et politiques ; leur rôle reste nié et on ne compte que les hommes.

1.2. Condition des femmes dans l'Algérie post-coloniale :

Encore combattantes, les femmes, après l'indépendance, et notamment dans les années 70 et 80, s'organisent dans des groupes afin de revendiquer leurs droits oubliés. C'est vrai qu'à cette période, la condition féminine change ; les mouvements féministes considérés comme initiatives collectives des femmes réussissent à sensibiliser les femmes, alors la situation de celles-ci change (conditions de travail, éducation sanitaire, prise en charge des filles exclues de scolarisation...).

Mais, les tentatives des femmes ne trouvent pas un lieu entre les coutumes d'une société conservatrice et les forces du système politique qui est injuste vis-à-vis d'elles et

⁴ HAMDI, Nora (2014), *La maquisarde*, Edition Grasset, p.17.

Violence sociale et écriture au féminin

qui est soutenu par les conservateurs et les islamistes, ce qui va empirer leur situation pendant la décennie noire.

1.2.1. Situation des algériennes pendant la décennie noire 1990-2000 :

Pendant les années 90, l'Algérie s'engouffre dans une crise sociale causée par l'idéologie islamiste et la corruption du système politique. A cette époque, les femmes sont les premières cibles des islamistes ; les violences à leur égard se multiplient ; les discours politiques, les structures de l'éducation et les cadres religieux remettent en cause la mixité dans les établissements scolaires, la voile des femmes, la pratique du sport féminin ...etc.

Les femmes subissent différentes violences, les dévoilées sont contrôlées et menacées, les travailleuses sont vitriolées dans les rues, qui habitent seules sont violées, toutes, vivent les humiliations les plus laides.

Les algériennes, honneur du groupe familial auquel elles se rattachent, sont donc les victimes de premier choix pour les terroristes, elles sont violées même devant leurs pères, leurs maris ou leurs frères. Cette expérience traumatisante leur fait perdre leur honneur et par là, toute la protection, toute protection familiale et sociale ; la société traditionnelle se défend en sanctionnant les femmes qui sont toujours vues comme coupables

Les femmes sont aussi les premières qui réagissent pendant cette époque. En effet, elles n'acceptant pas cette oppression, elles décident de lutter contre les violences qu'elles subissent et se battre contre l'idéologie islamiste. Beaucoup d'entre elles trouvent refuge auprès des associations, qui œuvrent pour développer les mentalités, réaliser une prise de conscience quant aux violences faites aux femmes et mettre en débat publique la cause de ces dernières, chose qui leur ouvre la voie pour s'engager sensiblement dans le domaine politique, social et médiatique.

1.2.2. La violence sociale :

Vivre en tant que femme en Algérie n'est pas chose facile parce que celle-ci s'y retrouve dans une situation de marginalisation, de violence et de discrimination. En fait, sa condition d'existence est complexe et reflète les préjugés d'une société patriarcale qui est basée sur un ensemble des rapports hiérarchiques notamment la domination de

Violence sociale et écriture au féminin

l'homme sur la femme. De ce patriarcat est née une situation inférieure de la femme car elle est tournée vers l'avenir par son ancrage dans les valeurs et les traditions, c'est-à-dire qu'elle est enfermée dans le carcan social dont les mœurs sont rigides ; elle doit obéir fidèlement aux règles pour être acceptée par la société.

Ce qui est inclus dans la mentalité algérienne est l'idée que la femme est l'élément inférieur dans la société comparé à l'homme qui lui est naturellement supérieur. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'une forme d'esclavage spirituel.

La société algérienne souffre à tous les niveaux d'abâtardissement, ce qui donne naissance à une pensée masculine dominatrice. Les femmes algériennes sont souvent ciblées et maltraitées par les hommes : pendant leur enfance, leur mariage, leur vie conjugale, à la rue, à la maison, au milieu de travail...etc. Elles sont incapables de satisfaire la société et sont victimes des préjugés vicieux.

Malgré les traumatismes qu'elles subissent, la loi ne garantit de protection pour ces femmes. La majorité d'entre elles préfèrent supporter les abus, les harcèlements sexuels et l'oppression psychologique et physique en gardant le silence car, d'une part elles savent que la justice ne leur sera pas d'une grande utilité, et d'autre part elles évitent d'attirer les foudres du déshonneur et de l'humiliation.

1.2.3. La violence familiale :

La famille est le lieu qui concrétise par excellence les règles sociales :

La famille illustre dans un micro-organisme toute la dynamique, ou la statique sociale, toute son homogénéité, toutes ses contradictions internes mode religieux, le mode économique et le mode politique, le mode juridique, les traditions, les us et les coutumes de la société globale dans laquelle s'intègre et évolue.⁵

La famille est le miroir de la société ; elle reflète la tradition toute entière car en tant que groupe social elle entretient et percute les coutumes. La violence contre les femmes s'y manifeste concrètement, elle comprend tous les actes qui s'inscrivent dans un cycle de maltraitance des femmes au sein de leur domicile et vise leur contrôle et leur domination ; des tortures effroyables faites à elles notamment à cette catégorie dont

⁵ BOUTEFNOUCHET, Mostefa (1982), *La Famille algérienne. Evolution et caractéristiques récentes*, avant-propos, S.N.E.D, Alger, 2 éd, p. 9.

Violence sociale et écriture au féminin

la vie est entravée par les fléaux sociaux (analphabétisme, pauvreté, ...etc.). En réalité, il ne s'agit pas d'une nouvelle question mais c'est un sujet tabou qui concerne la société toute entière. La violence familiale ne se limite pas seulement à la maltraitance physique (abattre, basculer, blesser à l'aide d'un couteau, causer des brûlures, lancer des objets sur la femme, tuer...), elle peut être aussi sous forme de maltraitance psychologique (des insultes, faire peur à la femme, l'isoler, lui ôter sa dignité...) :

La violence psychologique peut aussi exister séparément ou n'être qu'un préalable à la violence physique. C'est une violence faite d'attitudes ou de propos humiliants, dénigrants, méprisants, de menaces ou de chantage. Cette violence insidieuse se poursuit sur une période souvent très longue.⁶

Un sentiment de fierté domine ainsi les hommes du foyer lorsqu'ils soumettent la femme. Pour qu'elle soit respectée, son mode de vie doit être obéissant aux mœurs traditionnelles, elle doit avoir peur d'eux en n'osant pas de les contredire. Si elle ose dénoncer sa condition, elle est punie. L'homme accourt à la violence contre la femme également sous le prétexte de la défense de l'honneur familial car le code familial n'accepte pas la fréquentation du sexe opposé en dehors du mariage. Le port et les comportements sont aussi strictement surveillés et tout manque à la rigueur est sévèrement puni. La femme peut être chassée de son domicile s'il s'agit d'une question de l'honneur et peut se retrouver seule sans protection familiale et sociale, puisqu'elle sera rejetée par cette dernière.

Le mariage forcé traduit un autre type de la violence familiale. Souvent, des filles qui ont terminé leurs études sont obligées de rester chez elles et d'épouser par la suite un homme qu'elles n'ont pas choisi. Elles consentent malgré elles car elles sont convaincues qu'elles n'ont aucun choix. Ce type de mariage se fait notamment dans les régions rurales, où il s'agit généralement de mariages arrangés entre des familles qui courent après un intérêt commun.

La lutte contre le mariage arrangé est difficile car elle nécessite le rejet du relativisme culturel et des dogmes sociaux. Il résulte de ce fléau des relations ambiguës, des rapports troublés avec les hommes, des amours brisés, des malentendus entre les époux, des violences conjugales dont les enfants seront des témoins... Mais les victimes

⁶ DEBOUT, Michel (2010), *La violence psychologique*, chef du service de Médecine Légale du CHU de Saint Etienne- M, *Réalités n 90*-Publication de l'UNF.

Violence sociale et écriture au féminin

sont toujours les femmes. La violence conjugale a des conséquences négatives, d'un côté sur les femmes ; elle est la cause des traumatismes physiques et psychologiques, qui représentent une menace sur leur santé et leur sécurité. Cette violence peut les mener au suicide et à toutes les formes de dégénérescences qui résultent de leur impuissance face aux tortures. Parfois ces violences mènent même aux crimes. D'un autre côté, les enfants en sont également des victimes parce qu'ils l'en témoignent en entendant et voyant ce qu'il se déroule dans leur maison même s'ils n'assistent pas, les conséquences des agressions et des humiliations de leurs parents vont les affecter ce qui influencera leur développement physique.

Malgré le fait qu'elles subissent au quotidien la violence au sein de leur foyer, qu'elles y vivent des expériences troublantes, la majorité des femmes acceptent de s'enfermer dans leur mutisme et ne dévoilent jamais leurs conditions. Elles ne peuvent briser les tabous sociaux car si elles le font, elles se retrouveront rejetées de la société. Même si elles osent dénoncer la violence qu'elles subissent, les agents de la sécurité tenteront de les en dissuader : « la vraie difficulté pour une victime en Algérie consiste surtout à rebondir après avoir dénoncé des violences. Il faut un accompagnement et une protection réelle ».⁷

Un autre cas de la femme opprimée en Algérie est la femme divorcée qui rencontre plein d'obstacles. Son combat débute au niveau des cours de la justice en déposant plusieurs plaintes pour obtenir la pension de ses enfants notamment après le mariage de son ex-époux. Elle passe sa vie, ainsi, à assumer leurs responsabilités mais lorsqu'ils deviendront autonomes, le père fait tout ce qu'il peut pour les récupérer, même s'il possède des moyens financiers suffisants, il refuse d'assumer son rôle parce que son ex-épouse a un emploi. Alors pour obtenir les droits des enfants, elle engage une action en justice et malheureusement les procédures sont délicates et lentes.

Cependant, le code de la famille algérien qui vise à déterminer les relations familiales avec ses règles imposées et sa réformation en 2005, octroie à la mère le droit de la garde de ses enfants et oblige le père de leur assurer la pension alimentaire qui doit recouvrir tous leurs besoins : logement, éducation, soins médicaux, habillement ...etc. Ce code est injuste envers la femme divorcée car il nie ses droits en cas de remariage et

⁷ CHAIB, Yasmine (28Février 2019), *Algérie : Une Loi En Souffrance*, [en ligne], [consulté le 01/03/2020]. Disponible sur : <https://www.amnesty.fr>

Violence sociale et écriture au féminin

remet en cause sa liberté de choisir son futur mari en lui exigeant la présence d'un tuteur. Ainsi contrairement au père, elle risque de perdre le droit de la garde des enfants.

Même si la femme divorcée n'a pas des enfants, elle subira toutes formes de violences psychologiques dans une société stéréotypée ; elle y est mal vue et y est assimilée à une femme dont les mœurs sont légères.

1.2.4. La violence professionnelle :

Même s'il est vrai que les hommes peuvent se retrouver dans des situations de harcèlement, l'inégalité des relations du pouvoir causée par le patriarcat font pourtant que les femmes soient les plus soumises aux agressions qui peuvent être de nature physique, sexuelle ou psychologique. La forme la plus courante de la violence en milieu du travail est celle du harcèlement sexuel que subissent surtout les femmes qui sont peu éduquées, des services sexuels sont imposés aux employées pour voir leurs carrières évoluer.

En effet le taux de la violence est plus augmenté et s'élève dans le privé que dans le public mais la réalité est toujours cachée car les femmes les plus concernées sont surtout des femmes de classe inférieure. Elles n'osent pas dénoncer le harcèlement ou de le porter devant la justice parce qu'elles ont peur de perdre leur emploi ou d'être réputées en leur isolant, leur donnant des tâches improductives et rendant leur travail pénible. Elles peuvent aussi être victimes des menaces, moqueries et mépris, des commentaires obscènes et dégradants, le discret professionnel...etc. La discrimination à l'égard des femmes au travail prend aussi d'autres formes comme de banaliser leurs propositions lors d'une réunion par exemple, ou appliquer l'écart salarial entre elles et les hommes, dévaloriser la femme policière à cause de ses cheveux nus ou son habillement, dénoncer l'infirmière parce qu'elle travaille la nuit...etc. Les conditions du travail sont inégales entre les deux sexes malgré le fait que les femmes se distinguent excellemment, sont créatives et sont aussi compétentes que hommes.

Toutes ces formes de violence vont se répercuter sur la création littéraire dans le pays ; elles représentent une source d'inspiration pour les écrivaines algériennes qui vont s'en servir pour dénoncer l'oppression de leurs consœurs, à travers toutes les formes littéraires.

Violence sociale et écriture au féminin

2.L'écriture algérienne au féminin :

La littérature algérienne au féminin existe depuis quelques décennies ; elle a évolué progressivement à partir de la période coloniale, pour s'épanouir enfin avec les écrits de quelques écrivaines de renommée internationale, à leur tête l'académicienne Assia Djebbar, mais aussi Maïssa Bey, Nina Bouraoui, Laila Marouane et bien d'autres écrivaines qui ont consacré leurs Œuvre primordialement à la défense de la cause féminine, mais aussi à un ensemble de thématiques sociales, historiques et politiquesetc.

En tant que femmes, ces auteures écrivent la femme et tout ce qui est en relation avec elle ; elles sentent pleinement sa douleur et ses souffrances provoquées par l'injustice du système politique et la domination masculine. Elles dénoncent sa situation tout en mettant l'accent sur son vécu malheureux, ce qui démontre que leur écriture est une écriture d'engagement. Même si la prise de parole par les femmes est considérée comme transgression des traditions et des mœurs ; elles sont toujours là pour écrire, poussées par l'urgence et la précarité de la situation, et qui oblige certaines à se cacher derrière des pseudonymes.

L'écriture au féminin a donc comme objectif la brisure du silence imposé aux femmes par les diktats sociaux, le dévoilement de l'invisible, le témoignage et la dénonciation de la violence et l'injustice vécues par les femmes, et le plus important, afin de faire entendre leur voix.

2.1. De la violence à l'écriture au féminin :

N'en pouvant plus des conditions de violence, d'abus et de marginalisation, les femmes algériennes finissent par prendre la parole pour dénoncer leur situation. Aujourd'hui, elles sont conscientes de la complexité de cette situation ce qui justifie la forte prise de parole des auteures qui défendent courageusement la condition de la femme, évoquent sa claustration dans la société machiste, exposent les problèmes dans lesquels elle se patauge et démontrent à quel point le patriarcat infériorise son statut, et ce à travers l'expression littéraire.

Ces écrivaines ont une certitude et un sentiment profond que quelque chose qui vient de leur intérieur les poussent à écrire, elles sont les seules qui peuvent révéler leurs secrets et décrire leurs souffrances. En effet, elles écrivent en réaction aux traditions

Violence sociale et écriture au féminin

parce qu'elles cherchent le changement de la pensée sur la femme et l'affirmation de son identité par la lutte contre les coutumes. Ces femmes exhibent concrètement les tabous, dénoncent les stéréotypes en dévoilant leur être social par un jaillissement de paroles refoulées et anesthésiées (calmants). Maïssa Bey disait à ce sujet :

*J'ai tout simplement envie de dire ma rage d'être au monde... De lever le voile sur les silences des femmes et de la société dans laquelle le hasard m'a jetée, sur des tabous, des principes si arriérés, si rigides parfois qu'ils s'engendrent que mensonges, fourberie, violence et malheurs.*⁸

Leur écriture révolutionnaire et libératrice leur permet donc de dénoncer la société et sortir de l'exclusion sociale en transgressant ses mœurs.

2.2. Evolution de l'écriture algérienne au féminin :

Avant d'arriver à ce qu'elle est aujourd'hui, la littérature algérienne au féminin est passée par plusieurs étapes ; les femmes ont essayé, génération après génération, de s'imposer et leur écriture a évolué avec l'évolution de l'Histoire. La littérature algérienne au féminin a vu le jour à partir des années 1940 avec des écrivaines comme Djamilia Dépêche, Fadhma Aït Mansour ou sa fille Marguerite Taos, qui étaient les premières auteures ayant écrit avant la guerre ; la marginalisation de la femme algérienne à cause des coutumes est la thématique principale dans leurs romans.

En 1957 apparaît la plume talentueuse d'Assia Djebbar qui continua à dominer la scène de la littérature au féminin jusqu'aux années 1990. Après l'indépendance, la condition féminine était dénoncée par de jeunes écrivaines comme Yamina Mechakra avec son roman subversif *La Grotte Eclatée* (1979). Les écrits de ces femmes se sont inscrits dans l'Histoire de l'Algérie et elles y ont mis l'accent sur la révolte de la femme contre l'enfermement, son silence et son combat, son désir d'être libre et indépendante. Pendant les années 80, la littérature algérienne au féminin s'est imposée et est devenue plus remarquable. Cette période a marqué un tournant dans son histoire avec une percée d'écriture stéréotypée qui était produite par des écrivaines (Hafsa Koudil et Fettouma Touati...etc.). Elles écrivent parce qu'elles considèrent la littérature comme moyen d'assimilation à la culture de l'Autre. Ainsi ce qui a distingué leurs écrits était le fait de donner importance aux témoignages des femmes qu'à la création. Elles ont dénoncé les

⁸ BEY, Maïssa (2016), *Cette fille-là*. Ed de l'aube, p.11.

Violence sociale et écriture au féminin

maux sociaux et démontré les souffrances de la femme à cause de l'enfermement familial et social.

Cependant, c'est pendant la décennie noire que cette littérature va voir son apogée. A cette époque, des écrivaines comme Maïssa Bey et Malika Moukadem s'imposent. Chacune d'elles a eu une œuvre majeure et différente de l'autre, mais toutes ont été en relation directe avec la réalité algérienne, elles ont décrit la situation du pays frappé par l'horreur, et les rêves des algériens, leur nostalgie et les violences subies par le peuple mais surtout par les femmes qui sont les victimes de l'horreur des plus vulnérables. Cette littérature s'est développée à travers des textes hybrides qui touchent à tous genres confondus (témoignages, chroniques, essais, romans...) mais elle s'inspire souvent de la situation tragique de cette époque : « De nombreuses femmes algériennes se sont lancées dans l'aventure de l'écriture à partir de conflit qui déchire leur pays »⁹

Ces femmes sont submergées par la révolte et la douleur, elles s'affrontent à une violence inouïe. Cette littérature qui a été qualifiée de littérature d'urgence a fait la renommée de ses écrivaines qui ont fini par s'imposer :

*Dans notre société, mais pas seulement la nôtre, l'acte d'écriture apparaît essentiellement non pas comme un acte de création mais surtout comme un acte délibéré, de transgression, d'insubordination. Je veux, bien entendu, parler de l'écriture au féminin*¹⁰

Même si ces écrivaines algériennes recourent toujours à des thèmes traités par leurs aînées, elles puisent pourtant dans de nouveaux sujets relatifs aux nouvelles réalités de leur pays et les soumettent à de nouvelles interprétations. Elles cherchent alors à peindre la situation de la femme, dénoncer la violence qu'elle subit dans une société complexe et fragmentée, à travers la mise en scènes des personnages féminins, ceux-ci se distinguent par un vécu tourmenté et représentent des différents espaces sociaux dans lesquelles ils évoluent. Maïssa Bey est l'une de ces écrivaines dont l'écriture est marquée par l'obsession féministe, même si l'écrivaine tient souvent à s'en démarquer dans les interviews qu'elle donne.

⁹ STORA, Benjamin (2001), *La guerre invisible : Algérie, années 90*, Alger, Ed Chihab, p.99.

¹⁰ TABTI, Bouba Mouhammedi(2007), *Maïssa Bey : l'écriture des silences*, Ed du Tell

Violence sociale et écriture au féminin

2.3. L'écriture de Maïssa Bey, un cri contre l'oppression :

Maïssa Bey est l'une des écrivaines algériennes qui s'occupent le plus de la situation de la femme. Elle s'est imposée dans le champ littéraire à partir de 1996. Dans son Œuvre, les femmes trouvent les mots qui décrivent leur marginalisation dans la société. Le but de ses écrits est de parler au-delà du silence. A travers ses sujets, elle tente de donner une explication des issues sociales, sexuelles et politiques auxquelles sont confrontées les femmes. Elle écrit la femme par l'incarnation d'un personnage féminin qui se trouve dans un contexte d'injustice et de violence, qui vit un quotidien tragique, et qui est en révolte perpétuelle contre les traditions.

L'écrivaine se distingue par une écriture créative et sobre, dans laquelle règne l'aspect performatif et un rythme lent et poétique, son langage est utilisé à la fois en tant qu'arme et en tant que discours politique qui justifie la puissance de sa voix dans une société qui cherche à imposer le silence aux femmes.

L'écriture de Maïssa Bey s'inspire des témoignages et des réalités sociales vécues par les algériennes. Elle traque les hypocrisies et les contraintes pour pouvoir s'imposer dans le monde. Malgré les difficultés qu'elle rencontre, elle réussit à révéler les événements d'une Histoire passée et immédiate et à décrire des événements qu'elle n'a pas vécus à travers l'imaginaire et la mémoire.

L'Œuvre de Maïssa Bey est très variée, non seulement à cause de la multiplicité des thèmes (féminins, historiques...) mais aussi pour sa grande volonté de sortir l'individualité de sa sphère et de donner une place importante à l'environnement social et politique.

Maïssa Bey démontre souvent que la vie de la femme algérienne est conditionnée car son destin est bien défini dès son enfance, mais dans sa nouvelle *Sous le jasmin la nuit* (2004), le tragique du destin féminin se manifeste autrement ; à travers l'opposition générique entre les deux sexes. Ce texte illustre l'homme qui aime par le désir du contrôle et de la possession et la femme qui adore par le désir de l'espoir et de la liberté, et associe l'image de l'obscurité au désir masculin et celle de lumière à celui féminin. La difficulté ou plutôt l'impossibilité de se libérer des traditions apparaît aussi dans *Surtout ne te retourne pas* (2005), mais, le texte manifeste aussi l'importance de la solidarité entre femmes ; pour la société algérienne, l'idéal de la femme réside dans la pureté féminine, qui garantit la stabilité familiale. C'est cette même idée qui est

Violence sociale et écriture au féminin

représentée dans *Cette jeune fille là* (2001), un roman qui met l'accent sur les constellations familiales à travers lesquelles l'auteure présente ses personnages, et dévoile les silences des petites filles nées des parents inconnues. L'oppression sociale de la femme algérienne se manifeste aussi dans son roman *Hizya* (2015) qui raconte l'histoire d'une jeune femme diplômée et rêveuse d'être libre dans une société conservatrice. La condition féminine est traitée encore dans le dernier roman de Maïssa Bey *Nulle Autre Voix*.

2.3. *Nulle Autre Voix*, le roman de la révolte :

Encore une fois, Maïssa Bey s'élève contre la mauvaise condition des femmes en Algérie dans *Nulle Autre Voix*. Le roman raconte l'histoire d'une femme qui a tué son mari. Après avoir purgé une peine de quinze ans, elle se retrouve seule, face à une famille et une société intolérantes, montrée par le doigt, soutenue uniquement par son frère.

Une écrivaine en quête d'inspiration la cherche, avec hésitation, elle accepte de se confier à elle. Progressivement, elle lui dévoile ses secrets et lui raconte sa vie : son enfance amère qu'elle a vécue réprimandée par sa mère intolérante qui cherche à effacer toute trace de son existence, négligée par son père qui est toujours absent, détestée par ses autres frères et dévalorisée par sa maîtresse et ses camarades à l'école, elle lui raconte aussi sa dure adolescence pendant laquelle elle tente de se suicider pour échapper de ce monde.

La narratrice remet des lettres à l'écrivaine dans les lesquelles, elle évoque aussi sa vie conjugale qu'elle a péniblement vécue violentée et méprisée par son mari. Sa situation devient très complexe ; sa claustration est son enfermement ne sont plus supportables, elle ne trouve aucune issue que tuer son époux agressif, pour se retrouver par la suite en prison, elle évoque aussi ses journées dans cet endroit.

La protagoniste décrit la solitude et la honte qui la submergent après sa libération, elle expose aussi les changements qui ont touché sa vie après l'installation d'une relation amicale entre elle et l'écrivaine.

Nulle Autre Voix dénonce une réalité sociale vécue par la femme algérienne. Il suppose une sorte de refus de la violence que subit la femme. Mais ce refus n'est pas facile, car il se considère comme une contradiction aux traditions, tel est le cas de la

Violence sociale et écriture au féminin

narratrice qui n'a pas pu affronter sa famille depuis son enfance, et a fini par être complètement rejetée par sa société, à cause du meurtre qu'elle a commis. L'idéal de la femme pour la société algérienne patriarcale étant sa soumission totale à son mari.

Nous verrons dans ce qui suit que la représentation de la violence chez Maïssa Bey lui sert de moyen de révolte contre les mœurs et les violences perpétrées contre la femme algérienne (conjugale, familiale et sociale).

Chapitre II
Esthétique de la
violence

Esthétique de la violence

Par les formes diverses qu'elle prend, l'écriture joue un rôle important dans la dénonciation de la violence :

C'est l'écriture qui, dans ses formes mêmes, prend en charge la violence à transmettre, à susciter à partager. C'est l'écriture qui, dans ses dispositifs textuels se charge de la seule fonction subversive à laquelle elle puisse prétendre. Car changer la société, c'est d'abord, pour l'écrivain, changer la forme des discours qui la constituent.¹¹

Comme tous les récits, *Nulle Autre Voix* est né dans un cadre spatio-temporel dans lequel s'inscrit la narration et évoluent les personnages. Son auteure y rejette les procédés narratifs utilisés dans le roman traditionnel, voire l'ordre chronologique de la narration.

Dans ce deuxième chapitre, nous allons donc étudier l'inscription de la violence dans les structures narratives et discursives du texte en usant dans différentes approches du texte littéraire, comme l'analyse du discours littéraire et la narratologie.

Pour ce faire, nous procéderons d'abord à l'étude du discours des personnages c'est-à-dire l'expression de la violence dans l'énonciation. Nous traiterons ensuite l'espace en tant qu'élément fondateur du récit, mais aussi comme générateur d'une forme narrative qui produit du sens. Nous nous concentrerons sur les espaces évoqués dans le roman et nous donnerons leurs symboliques afin de démontrer leurs rôles dans l'inscription de la violence. Nous aborderons enfin le temps en tant qu'élément narratif qui influence les personnages.

Cette partie du travail, visera donc à démontrer que l'écriture de Maïssa Bey est soumise à une violence qui déclenche une distorsion structurelle volontaire qui semble refléter la difficulté de s'exprimer sur la violence vécue.

1. Dire la violence :

La narratrice du récit est aussi l'énonciatrice de son discours. Ce personnage a toujours été sujet à la violence pendant toutes les phases qui ont marqué sa vie : pendant l'enfance au sein de la famille, à l'école, au sein du couple et enfin, à la prison. Chaque période de sa vie misérable a eu son lot de violence, sa part de misère. Ses conditions de

¹¹ GONTARD, Marc (1981), *La violence du texte, La Littérature marocaine de langue française*, Paris, L'Harmattan, p.30.

Esthétique de la violence

vie l'ont prédisposée à cette vie truffée d'abus et de maltraitance dès lors qu'elle appartenait à une famille conservatrice et fortement machiste, de quoi douter de ses origines jusqu'à la confusion de paternité :

*A dix ans, j'avais persuadé mes camarades de classe, mais aussi mes deux frères, que j'étais une enfant adoptée. Normal, disaient-ils sans méchanceté, tu ne ressembles à chacun de nous. [...] j'étais enfin arrivée à la conclusion la plus plausible : j'étais la tâche, la preuve vivante d'une faute qu'elle avait commise dans un moment d'égarement.*¹²

Toutes ces conditions vont marquer ses propos par une expression crue, marquée par un vocabulaire violent, une franchise sans tabous, et un discours de dévoilement qui n'épargne aucun détail, quel que soit sa sensibilité.

En effet, cette femme est précocement, dès l'enfance, entraînée, préparée à l'indifférence envers la famille qui l'a générée afin de ne plus jamais lui revenir une fois mariée, car pour ce genre de famille, une fille à la maison, pucelle, veuve ou divorcée équivaut à honte et déshonneur plus que potentiels :

*Ma mère qui m'avait clairement prévenue, la veille du mariage, qu'il n'est pas question que je revienne dans la maison familiale, que j'y trouve refuge, sous aucun prétexte. Tiens bien ta maison et tiens ton mari.*¹³

Une fille, une femme consciente de sa situation de négligée jusqu'au mépris, jusqu'à peut-être la haine pour son seul état de femme est vouée à une vie de révoltée. Un seul espoir de récupération lui reste, un ultime refuge : un mari qu'elle aime et qui le lui rend bien. Mais là aussi tout présage l'échec. Il y a eu un réel échec avec, lui aussi, sa part de mépris et de violence :

Sa plus grande erreur, répétait-il sans s'adresser directement à moi – parce qu'il ne me regardait jamais – avait été d'accepter ce mariage arrangé sans penser aux conséquences de cet arrangement. Il n'en

¹² BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.62.

¹³ Ibid., p.69

Esthétique de la violence

*avait vu que le côté matériel et les avantages qu'une alliance avec une famille comme la nôtre pourrait représenter pour lui.*¹⁴

*Il me disait souvent : Regarde-toi ! Mais regarde-toi ! Tu ne ressembles à rien ! Ou bien encore, au moment où j'allais sortir : Va te changer ! On dirait une traînée ! Et moi...moi je revenais sur mes pas, le bras levé devant le visage pour me protéger des coups [...].*¹⁵

Sa conviction d'être considérée dans sa famille comme un objet qui appartient à sa mère dont elle est libre d'en user à sa guise, jusqu'à pouvoir s'en débarrasser comme d'une tare, ou la vendre au premier venu telle une vieille marchandise près de s'avarier dans l'entrepôt la déçoit très fort : « Pour moi, la première violence est de s'arroger le droit de disposer de l'autre »¹⁶. Le sentiment de haine et de mépris envers sa mère est à chaque fois sensible que la narratrice l'évoque :

*Ma mère, trop heureuse d'avoir un prétendant sous la main, avait pressé mon père pour qu'il nous trouve un appartement. [...]L'appartement faisait partie de ma dot. Un bon argument de vente ! On achète bien les femmes.*¹⁷

Dans cette vie qui la refuse, tout en elle, tout autour d'elle n'est que violence. Ses sentiments, ses pensées, son langage, son comportement, ses actes ne sont que violence. Mais cet abus ne tombe pas comme cela, brusquement comme la foudre sur une personne qui par la suite l'exprime durant sa vie. La violence ne peut envahir une personne sans avoir d'abord eu des causes. Autrement dit, la violence a sa genèse. Et plus tôt elle s'installe et plus elle dure, et plus aussi elle est oppressive vis-à-vis de la personne qu'elle hante et terrible envers celle sur qui elle s'abat. C'est ainsi que chez la narratrice, la violence a commencé à s'installer dès son enfance des mains de sa mère pour finir longtemps plus tard par le meurtre de son époux.

Une fois installée, la violence s'impose à la personne qui la porte comme un démon qui la possède et lui dicte sa volonté. Elle n'est plus elle-même, ou plutôt ce qu'elle devait être. Son comportement, sa manière de penser, de raisonner... d'imagination

¹⁴ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.43.

¹⁵ Ibid, p 122.

¹⁶ Ibid, p 166.

¹⁷ Ibid, p 96.

Esthétique de la violence

aussi lui sont imposés. La violence et tous ses signes et conséquences lui deviennent obsession. Elle les recherche comme un besoin impérieux, même à la télé :

*Il y a eu en Kabylie des manifestations suivies de répressions sanglantes. Le sang n'a pas fini de couler [...] En ces circonstances douloureuses où l'Algérie est traîtreusement poignardée alors qu'elle essayait d'alléger son fardeau.*¹⁸

Quand elle évoque le meurtre de son époux et de ses circonstances, la narratrice use de mots et des expressions d'une extrême laideur pour une femme. C'est que la mort vient des mains de cette âme faite pour être tendre, qui produit de sa chair et de son sang la vie et allaite est encore plus horrible ; elle s'exprime dans l'horreur et le mépris :

*J'affute ma haine à son profil aigu pareil à celui d'un oiseau de proie. D'un mouvement du menton, il m'ordonne de retourner dans ma niche [...] Je peux dire aujourd'hui que, contre toute attente, les scènes les plus douloureuses, les plus violentes, sont celles que je n'ai pas vues.*¹⁹

*Fin brutale ou longue agonie ?[...] Je n'ai pas entendu les râles, je n'ai pas vu le corps glisser à terre. Le n'ai pas vu la main qui se tend et se referme sur le vide. [...] Je n'ai pas vu le sang se déverser sur le tapis puis s'étendre en petits ruisseaux rouges sur le carrelage blanc.*²⁰

*Ce sont des mains qui ont planté un couteau dans un corps d'homme. Par trois fois.*²¹

Son parler est comme contrôlé pour ne point sortir d'un lexique...un lexique riche qu'elle ne peut enfreindre ou dépasser : « meurtre, honte, folie, sang-froid, inculpée, brutalité, agonie, râle, sang, couteau, lâcheté, colère, violence, arme, crime, coups, odieux, abject, atroce, monstre, insensibilité, bourreau, falaise, vide, douleur, mort, détresse, fureur, honte, prison, police, avocat général, suicide, maison d'arrêt, véhémence, vandalisme (détruire), déprédation(férocité), avilissement, ensevelir(enterrer),

¹⁸ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.53.

¹⁹ Ibid, p 54.

²⁰ Ibid, pp. 54-55.

²¹ Ibid, p 169.

Esthétique de la violence

intransigeance, déchéance, conscience... » . Un vocabulaire stricte n'exprimant souvent que violence et déception et qui l'accompagnera jusqu'à sa délivrance psychologique après avoir tout raconté à l'écrivaine, car sans doute, lui raconter ses peines causées par son entourage et par elle-même a fini par les justifier puis les banaliser. Elle s'est comme déculpabilisée de son crime. C'est comme si cette femme lui était envoyée par quelque providence pour l'extraire doucement des entrailles d'une vie particulièrement tourmentée, agressive, violente...cauchemardesque pour la mener à la vie réelle.

La narratrice utilise dans son discours des phrases généralement courtes, parfois non verbales, interrompues. Elles donnent à l'histoire racontée un rythme accéléré, nerveux adapté à sa psychologie et à son état psychique surtout aux moments du meurtre, de la tentation par le suicide...Un style qui rend compte, dans *Nulle autre voix*, d'une déception, d'une rancœur qui a éclaté dès que la patience de la narratrice en a été débordée, dès qu'il n'y a plus eu de place dans son esprit pour continuer à la refouler. Ce style est également présent lors des accès de colère de son époux : « A pas de loup. De toutes ses forces. Je suis tombée sur les genoux».²² « Ses mains. Son souffle. Son haleine. Le dégoût, le dégoût de soi. Et la honte. Surtout la honte »²³ « Soumise. Craintive. Docile. Disciplinée. Silencieuse. Obéissante. Mais libre.»²⁴ « Regarde-toi ! Mais regarde-toi ! Tu ne ressembles à rien.»²⁵

Les phrases longues apparaissent au moment d'accalmie quand la narratrice est plus sereine ou satisfaite de son état, quand elle est plongée dans des souvenirs lointains même tristes de son enfance par exemple ou encore de prison. C'est le style détendu ou désolé propre à la narration :

*Quand j'étais enfant, c'est tout juste si elle élevait la voix pour me réprimander ou me donner des ordres. Néanmoins le plus léger haussement de ton me terrifiait et entraînait une réaction incontrôlable : un écoulement involontaire d'urines.*²⁶

Je les faisais parler, chacune à son tour, pour pouvoir les corriger, et les cours se terminaient souvent en séances de fous-rires grâce à

²² BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.113.

²³ Ibid, p 148.

²⁴ Ibid, p 85.

²⁵ Ibid, p 122.

²⁶ Ibid., p.60.

Esthétique de la violence

*Nassima. Elle a même réussi à obtenir de la cheffe la mise à disposition du local de la bibliothèque.*²⁷

Cette violence qui se manifeste dans *Nulle autre voix* dans les propos et la mémoire de la narratrice, affecte aussi la structure spatio-temporelle du récit, qui l'absorbe et la traduit dans une forme de transgression textuelle.

2. Le dédoublement spatial, ou les lieux de la soumission :

L'espace dans le roman est le lieu dans lequel la diégèse s'installe et les personnages se meuvent. Gérard Genette le définit comme : « un système de relations purement différentielles où chaque élément se qualifie par la place qu'il occupe dans un tableau d'ensemble et par les rapports verticaux et horizontaux qu'il entretient avec les éléments parents et voisins ». ²⁸ L'espace est donc un élément fondateur du récit ; il s'inscrit dans ce dernier par la narration. Ainsi, l'existence du discours narratif est liée à la notion de l'espace.

Pourtant Gérard Genette ne tient aucun compte de l'espace ; il affirme l'existence de : « quelque chose comme une spatialité active et non passive signifiante et non signifiée propre à la littérature, spécifique à la littérature, une spatialité représentative et non représentée » ²⁹ L'interprétation de l'espace va donc au-delà d'un lieu où se passent les actions car il construit des significations ; sa perception est liée à l'imaginaire et au symbolique, donc il génère le sens du récit.

Dans *Nulle Autre Voix*, l'espace est pris en charge par la parole de la narratrice, celle-ci évoque principalement trois espaces : l'appartement, la prison et la famille (espace symbolique).

La vision spatiale dans ce récit est subjective ; elle est limitée au point de vue de la narratrice et s'organise autour d'une multiplicité. La spatialité est dédoublée, polysémique et fuyante, le personnage principal étant partagé entre des espaces variés dans lesquels il a vécu différentes expériences ; de cette transition et de ce passage d'un espace à un autre résulte une fragmentation spatiale.

²⁷BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p 81.

²⁸ GENETTE, Gerard(1969), *Figures II*, Paris, Ed du Seuil, p.43.

²⁹ Ibid., p 44.

Esthétique de la violence

En effet, la fonction des espaces existants dans le roman n'est pas de donner une illusion du réel mais d'être considérés comme des *moteurs de réaction*, c'est-à-dire qu'ils agissent sur le personnage et le poussent à réagir, d'où la valeur symbolique de chacun d'eux.

2.1. L'appartement :

L'appartement est un espace omniprésent dans ce roman ; la narratrice y accomplit son trajet narratif et exprime sa solitude absolue :

*Depuis que je suis livrée à la solitude et au silence dans cet appartement presque vide, seuls les bruits de vie des autres me rattachent au monde. Le plus souvent, absorbée par ma propre vie, je suis enfermée dans une bulle de silence. Rien ne m'atteint. Rien ne me distrait de moi-même.*³⁰

Cet espace clos a un effet négatif. La protagoniste s'y repli sur soi et, à travers son discours qui porte sur l'appartement, témoigne et décrit sa claustration :

*La vie est là, derrière les murs. La ville est là [...]. J'entends des pas dans l'escalier. J'entends les voix aigues des voisines qui discutent sur le palier. Les cris et les courses des enfants qui dévalent les marches et fabriquent des sabres avec des bouts de bois pour s'entre-tuer. Il y a aussi les appels des mères. Je suis souvent surprise par les violences des mots de ces femmes qui, de leur balcon, promettent d'égorger, d'étrangler ou d'écorcher vifs leurs enfants [...].*³¹

La monotonie, la solitude et le sentiment de claustration qui règnent dans son appartement font rêver la narratrice de compagnie, d'activité...de vie réelle (la vie est derrière les murs. La ville est là). Les bruits lui venant de dehors lui font cependant entrevoir la violence, le crime (s'entre-tuer, égorger, étrangler, écorcher vifs) qui lui émanent inconsciemment de l'oppression de sa mère depuis son enfance et de son époux, ainsi que le crime qu'elle a elle-même commis en tuant son mari qui la tyrannisait.

³⁰ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.22.

³¹ Ibid., p 22.

Esthétique de la violence

L'appartement incite cette femme, par la dynamique du monde extérieur... du « monde vivant » qui l'entoure, à songer à une vie meilleure, plus libre et toute différente de la sienne. Quand elle entend les bruits venus du dehors et imagine les comportements désinvoltes des autres femmes, elle cherche sans le sentir comme un besoin réel et impérieux, de sortir de son enfermement qui l'étouffe : « Quelques fois, je tends l'oreille »³², dit-elle. Elle tend l'oreille dans l'espoir de trouver un signe de vie qui la sort de sa pénible solitude et qui la pousse à sentir qu'elle vit, ce qui la soulage un peu, car elle sait qu'elle vit, mais une vie passive, qui lui semble absolument inutile. Cette atmosphère d'étouffement, l'état de désespoir et d'abattement la poussent à prendre petit à petit conscience de sa terrible situation et créent en elle un espoir encore hésitant, de mener une vie normale ; elle veut être comme les autres femmes : parler et sortir librement, oser vivre, avoir des enfants...etc.

Nous constatons que la description de l'appartement correspond à l'état psychologique de la narratrice qui, à cause de son existence dans cet endroit, ne se retrouve que cloîtrée et absolument solitaire. Ainsi, les énoncés descriptifs sont enveloppés par les énoncés narratifs, la narration prend en charge la description de l'espace, qui ne vise plus la saisie de l'objet spatial et l'organisation du récit en présentant des décors et des paysages mais dépasse maintenant ce rôle traditionnel pour permettre au lecteur, à travers des signes, de découvrir et d'interpréter des objets discrets et cachés. Elle devient alors un indice conducteur vers une interprétation profonde des choses :

Considérée comme une expansion du récit, la description interrompt sa syntagmatique par un paradigme et donne de ce fait au lecteur des informations nécessaires sur les milieux et les décors dans lesquels se meuvent les personnages. Les énoncés descriptifs encadrent donc les énoncés narratifs. La lisibilité du récit peut même s'organiser dans la description. En termes plus précis entre le tissu narratif et le tissu descriptif, il y a des entrecroisements, des corrélations. Quand le premier se suspend, le deuxième recueille les personnages et prépare à sa manière leur avenir.³³

³² BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.22.

³³ HAMON, Philippe (1972), *Que ce que la description ? Poétique* n 12, p.465.

Esthétique de la violence

Cet endroit se réfère à la réalité sociale (violence conjugale). Il est dominé par la violence qui produit un effet de désespoir chez la narratrice car ses comportements complexes sont liés à cet espace violent :

Chaque fois qu'il levait la main sur moi, chaque fois qu'il m'insultait, m'humiliait, me trainait dans la boue de ses fantasmes les plus violents, les plus répugnants, si avilissants que je n'oserai jamais les évoquer devant vous, je me persuadais que la seule issue était la mort.

34

Cet espace, a acquiert alors une dimension actantielle dans ce roman, car il agit comme actant sur le personnage-narrateur en influençant sa psychologie, son comportement et sa façon d'être. L'évocation des repères spatiaux qui renvoient au réel comme le foyer conjugal décrit dans ce roman, explique mieux la fonction sociale et idéologique que l'espace pourrait avoir (la représentation des phénomènes sociaux tel que la violence conjugale, explications des états psychiques tel que le désespoir et la soumission,...)

Mais, l'appartement n'est pas un lieu de soumission car la narratrice y fait preuve d'une rébellion en tuant son mari violent : « Ce soir, le rideau va tomber sur le dernier acte ». ³⁵ En effet, cet endroit incite la narratrice à commettre le meurtre et devient par là un espace de révolte.

Nous constatons que même si le roman est monophonique, les sens octroyés à l'espace sont multipliés car celui-ci n'est pas figé et a acquiert une nouvelle signification repérable à travers son éclatement ; à chaque fois, il agit sur le personnage, reflète une nouvelle image qui n'est pas celle qu'il représente d'habitude ; ainsi l'appartement est d'abord un espace qui symbolise la violence conjugale et ensuite, il devient un lieu de libération grâce à l'écriture.

La protagoniste présente aussi par une description détaillée, les changements que fait son frère à sa maison après sa libération :

Tout était différent. Neuf. Jusqu'au lustre et aux rideaux. Un grand canapé recouvert d'un tissu à motif floraux et encadré de deux

³⁴ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.46.

³⁵ Ibid., p 12.

Esthétique de la violence

*fauteuils assortis occupait presque tout le mur en face de la fenêtre. [...] Dans la chambre, d'autres changements : à la place du grand lit, un lit dimensions plus réduites, disposé entre les deux fenêtres, exactement là où j'aurais voulu le placer aux premiers temps de ma vie ici.*³⁶

Nous pouvons dire que ces modifications peuvent influencer l'état psychique de la protagoniste en prédisposant cette dernière à une nouvelle vie, ou à n'être pas trop brutalement confrontée au lieu où s'est accompli son destin tragique.

L'écriture de *Nulle Autre Voix* est parsemée d'indicateurs de lieu : là-bas, là... etc. Ceux-ci marquent l'opposition entre deux espaces : l'appartement et l'ailleurs : « La ville est là derrière les murs »³⁷, « Il doit fait beau là-bas »³⁸. Ces oppositions accentuent aussi le discours de la narratrice et révèlent la situation de cette dernière dans son appartement, celle-ci change et évolue petit à petit : « Là-bas, dans la maison d'arrêt, l'écriture m'a sauvée »³⁹. Grâce à l'écriture, l'appartement, lieu d'enfermement, devient un lieu d'espoir et de fuite, qui donne un nouveau sens à la vie de la protagoniste.

2.2. La prison :

Dans ce récit, le personnage narrateur se retrouve encore localisé dans un autre espace restreint : la prison, pour y passer sa peine de quinze ans. Cet espace s'empare d'une grande partie de la narration car il est présent dans tout le discours de la narratrice.

*J'ai vécu quinze ans dans une cage. Une grande cage. Avec de vrais barreaux aux fenêtres. Entre à soixante détenues. Parfois moins. Parfois plus. Cela dépendait des entrées et des sorties. Il y avait aussi des bébés. Des enfants de moins de dix-huit mois enfermés avec leur mère. Et tous ce monde-là cohabitait. Avec des coups de blues, des coups de gueule, des coups de folie, mais aussi des coups de poing, des coups de pieds, des coups de griffes.*⁴⁰

³⁶ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, pp 25-26.

³⁷ Ibid, p 22.

³⁸ Ibid, p 42.

³⁹ Ibid, p 96.

⁴⁰ Ibid., p.51.

Esthétique de la violence

La prison envahit toutes ses pensées et reste incrustée dans sa mémoire après sa libération car il n'est pas facile d'oublier un lieu où on a souffert. Elle la pousse à faire inconsciemment les mêmes choses qu'elle a faites pendant sa détention : elle reste manger très vite ce qui marque sa nervosité, elle laisse la lumière allumée ce qui considère comme un signe de sa solitude absolue et de sa peur. Elle s'attache encore à la prison qui ne crée en elle que des sentiments affreux :

*Il n'est un seul jour où je ne pense pas à la prison. Pas un seul jour sans que surgissent en instantanés dans ma mémoire des moments, des visages liés à ce lieu. J'ai aussi gardé des habitudes dont j'essaie en vain de me défaire : manger très vite ; ne rien jeter par peur de manquer ; laisser la lumière allumée dans ma chambre toute la nuit ; ne pas m'attarder sous la douche. Seuls mes tics nerveux sont antérieurs à ma période de détention.*⁴¹

Mais, cet endroit est d'autre part positif, car cette meurtrière ne s'y est jamais sentie seule, en compagnie d'autres détenues avec qui elle partageait son histoire et les leurs, lui permettant ainsi d'extérioriser ses souffrances et de dévoiler son malheur :

*Par contre, je me sens concernée dès qu'on prononce le mot « prison ». La prison m'a tout appris. Sur moi et sur les autres. Après toute une vie de mensonges, de silence et de dissimulations, la prison m'a obligée à me dépouiller de tous les masques que je m'étais fabriqués en espérant me protéger.*⁴²

Nous constatons que la narratrice établit une dualité entre l'appartement et la prison ; c'est vrai que les deux espaces sont dominés par la violence, celle-ci est justifiée dans la prison (le meurtre) alors qu'elle n'a pas de raisons d'être dans l'appartement (son mari la violente sans raisons). Etre loin d'un homme agressif est suffisant pour la narratrice pour devenir libre, chose qu'elle retrouve dans la prison :

Ce n'est pas l'enfermement qui m'a privée de liberté. Quand les portes de la prison se sont refermées sur moi, je me suis brusquement

⁴¹ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh 86.

⁴² Ibid, p 108.

Esthétique de la violence

*sentie...comment dire ? Délivrée. C'est le seul mot qui me vienne à l'esprit.*⁴³

La prison acquiert donc une nouvelle symbolique, qui dépasse sa nature d'un lieu d'enfermement et devient un espace de liberté et de soulagement grâce à la compagnie que la narratrice y trouve.

2.3. La famille :

La famille est un espace symbolique dans ce récit, il existe dans le texte à travers l'évocation par la narratrice de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse :

*Ma mère ne criait pas. Elle n'avait pas besoin de crier. Tout était dans l'intonation, dans le regard aussi. Quand la colère montait, elle décochait des mots qui atteignaient leur cible et se fâchaient dans le vif de la mémoire.*⁴⁴

En effet, cette femme n'a subi que violence et oppression, de la part d'une mère qui la réprimandait sans raisons. Sa vie dans ce lieu sensé être un espace de tendresse et de compassion, la pousse à faire n'importe quoi pour échapper à cette maltraitance et aboutit même à penser au suicide : « Adolescente j'ai souvent songé au suicide. Aux mille et une manières de mettre fin à une vie qui ne m'offrait aucune promesse de bonheur ». ⁴⁵

Le discours narratif dans ce récit démontre comment est pénible la vie d'un « je » aliéné et violenté par sa famille qui n'était jamais un refuge pour lui. Le foyer familial n'est qu'un milieu qui accentue la peur et la douleur chez la narratrice, il n'a qu'un impact négatif sur elle et la mène même à un état d'hallucination : « A dix ans, j'avais persuadé toutes mes camarades de classe, mais aussi mes deux frères, que j'étais une enfant adoptée ». ⁴⁶

Une mère autoritaire qui réprimande sa fille, un père qui ne la soutient jamais, des parents sans tendresse, des frères qui ne valorisent pas leur sœur et la dominent par leur masculinité, la famille machiste de la narratrice n'agit sans doute que négativement sur elle, tout d'abord, en créant chez elle tous les sentiments d'aliénation et solitude :

⁴³ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.35.

⁴⁴ Ibid, p 23.

⁴⁵ Ibid, p 45.

⁴⁶ Ibid, p 62.

Esthétique de la violence

Une enfance solitaire, sans amour, une mère autoritaire, abusive parfois, des frères qui portaient leurs attributs de mâles avec une assurance tranquille, un père absent, déconnecté de la réalité, une difficulté presque congénitale à trouver sa place dans la famille.⁴⁷

En effet, tout ce qu'elle vivait dans sa famille dans un âge précoce : violence, mépris, marginalisation ... est la cause de tous ses complexes, elle arrive même à douter de son origine, de ses parents qui la génèrent ce qui démontre à quel point l'effet de cet espace est considérable :

A dix ans, j'avais persuadé toutes mes camarades de classe, mais aussi mes deux frères, que j'étais une enfant adoptée. Normal disaient-ils sans méchanceté, tu ne ressembles à aucun d'entre nous. A quinze ans, bien décidée à envoyer des signaux à cette mère qui avait dressé des fortifications autour de mon adolescence, je cultivais ma ressemblance avec mes tantes paternelles [...] j'étais enfin arrivée à la conclusion la plus plausible : j'étais la tâche, la preuve vivante d'une faute qu'elle avait commise dans un moment d'égarement.⁴⁸

La famille ne représente pas un refuge pour la narratrice où elle se sent protégée et estimée, paradoxalement, elle ne symbolise que l'enfermement et la dévalorisation.

L'espace dans *Nulle autre voix* est donc éclaté, il acquiert une signification double. L'appartement, lieu de confort et de sécurité devient un lieu de violence et de peur, où l'homme torture la femme, où la protagoniste est soumise aux tortures physiques et psychologiques de son époux. La famille, lieu de convivialité et d'amour devient un lieu de malheur et de mépris où elle subit toutes formes d'oppression et de négligence de la part de sa mère, mais aussi de son père. Paradoxalement, c'est la prison, censé être un espace d'emprisonnement et d'enfermement qui devient un lieu de paix et de délivrance dans lequel elle trouve la compagnie et se débarrasse de sa solitude.

3. Une temporalité éclatée :

Le récit fait apparaître deux temps : le temps de l'histoire racontée (diègèse) qui est un temps « de fiction » se référant à la durée dans laquelle se déroulent les événements

⁴⁷ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p 151.

⁴⁸ Ibid.p 62.

Esthétique de la violence

réels et le temps de la narration qui est un temps subjectif se mesurant en nombre de lignes et de pages, c'est-à-dire la durée de la mise en page du récit et le temps de l'histoire:

Le récit est une séquence deux fois temporelle. [...] : il y a le temps du récit (temps du signifié et temps du signifiant). Cette dualité n'est pas seulement ce qui rend possibles toutes les distorsions temporelles qu'il est banal de relever dans les récits (trois ans de la vie du héros résumés en deux phrases d'un roman ou en quelques plans d'un montage « fréquentatif » de cinéma, ct.) ; plus fondamentalement, elle nous invite à constater que l'une des fonctions du récit est de monnayer un temps dans un autre temps.⁴⁹

La dualité entre ces deux temps ne nous permet pas seulement de relever les distorsions temporelles mais plutôt d'envisager les rapports entre elles. En effet, le temps a une nouvelle interprétation qui va au-delà du cadre dans lequel s'inscrit l'histoire et évoluent les personnages ; il influence ces derniers et leur vision du monde.

Dans *Nulle Autre Voix*, se mêlent aussi deux temps ; l'un est le présent qui est le moment de l'énonciation, l'autre est lié au passé qui restitue la mémoire de la narratrice qui tente d'échapper à un passé d'injustice et de malaise pour se retrouver dans un présent de paix.

En effet, dans le récit, le temps a une fonction liée à la fiction :

[...] Il est aussi intéressant d'étudier comment le temps produit des effets de sens. Le temps est-long ou bref, limité, structuré par des oppositions et pourquoi [...] (passé/présent, vieux//jeunes [...]), organisé autour d'un évènement, à valeur sociale ou privée, empli d'évènements secondaires ou dilaté par l'attente [...] ? Est ce qu'il collectif (l'histoire d'un peuple ou d'un ensemble), centré sur une famille [...] ou sur un individu (les histoires de vie, les autobiographies...) ? Quelles unités le découpent (décennies/ années / mois/ minutes).⁵⁰

⁴⁹ METZ, Christian (1968), *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Klincksieck, p. 27.

⁵⁰ REUTEE, Yves (2000), *Introduction à l'analyse du roman*, Nathan, Coll., Université, pp 57-58.

Esthétique de la violence

3.1. Le passé, ou le temps de perte :

La narratrice raconte son passé qui l'accompagne pour toujours, ce qui nous pousse à penser qu'elle le vit simultanément avec son présent. Ses expériences passées son enfance, sa souffrance, son crime...etc) la hantent et marquent profondément, définitivement et marquent son esprit de traces tenaces et de séquelles douloureuses qui demeurent encore nettes comme si elle les vivait encore. Son passé l'a marquée au point de ne plus se croire vivre, elle sent que sa vie s'est arrêtée dès sa sortie de prison, désespérée de tout, elle n'a plus d'ambition. Elle ne vit plus que dans son passé transposé à sa vie actuelle, à son présent. Cette situation est encore plus pesante à cause de son environnement et son voisinage qui, en la rejetant, la condamnent à vivre dans le passé :

Ils me surveillent de près depuis que je suis revenue chez moi. [...] Mon frère a dû affronter les regards haineux, les silences et parfois les imprécations de certains voisins, des honnêtes gens désireux, après coup, de protéger leur femme et leurs filles d'une éventuelle contamination.[...]. Elle semble trouver tout naturel que j'aie pu reprendre ma place au sein d'une société qui a ses jugements propres et ses excommunications définitives, sans recours. Une meurtrière reste une meurtrière.». Ce n'est pas la première fois que j'entends cette réflexion. C'est ce que pensent mes voisines elles-aussi. [...] Je ne suis jamais réellement sortie de prison.⁵¹

Ainsi, *Nulle Autre Voix* marque plusieurs retours en arrière qui sont loin d'être linéaires. La narratrice, par son discours mémoriel, évoque souvent, dans le désordre, ses souvenirs malheureux, notamment le crime qu'elle a commis avant quinze ans :

Il sent que je m'approche de lui. Ses épaules se redressent légèrement. Il ne se retourne pas. Qu'aurait-il à craindre ? Le bras se lève. Puis tombe. Une première fois. Trois coups. Trois coups seulement.⁵²

Depuis que j'ai commencé à consigner mes journées sur ce carnet, le mot « criminelle » revient avec obstination sous ma plume. Cela

⁵¹ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.40.

⁵² Ibid, p. 13.

Esthétique de la violence

*faisait tellement longtemps que je ne l'avais ni écrit ni prononcé. Une raison : l'irruption de l'écrivaine dans ma vie.*⁵³

La narratrice raconte aussi d'autres séquences de sa vie antérieure dont son enfance qu'elle a vécue négligée voire violentée par celles-là-mêmes qui pourtant lui devaient tendresse et clémence (sa mère, sa maîtresse) :

*Cela m'est arrivé une fois en classe sous l'effet d'une réprimande de la maîtresse. Je suis sortie sous les rires et les moqueries des élèves. Le surnom de « pisseuse » m'a poursuivie pendant plusieurs semaines. Petits incidents sans gravité, pensez-vous sûrement, mais ils s'incrument dans la mémoire et il est difficile de s'en défaire. La voix de ma mère prenait une tonalité et des inflexions particulières pour chacun de ses interlocuteurs. [...]. Froide, sèche, coupante, vibrante de colère et d'exaspération dès qu'elle croyait comprendre que je voulais lui tenir tête. Aujourd'hui encore, pendant que je vous écris, elle vibre à mes oreilles. J'en retrouve toutes les intonations.*⁵⁴

La vie affective des hommes est profondément marquée par leur vécu pendant l'enfance qui les conditionne et les marque en profondeur et à jamais. Tout se passe comme si la vie adulte de l'humain est bâtie sur son enfance comme un bâtiment se construit obligatoirement sur des fondations. La vie de l'Homme s'édifie selon ce même schéma. Une enfance sûre engendre inéluctablement un adulte équilibré et, partant, sûr ; une enfance tourmentée (tel est le cas de la narratrice) peut engendrer une vie ultérieure d'égarement et conditionner tous ses actes, tous ses désirs et envies, tous ses comportements ; l'individu peut devenir susceptible jusqu'à la violence et même le crime :

Tout se joue avant sept, dix ou douze ans, [...] on ne se remet jamais de son enfance. Des assertions d'experts en psychologie sont régulièrement remises sur le tapis lorsqu'on essaie de dresser le portrait d'un meurtrier ou d'une meurtrière [...]. Je suppose qu'avant de venir jusqu'à moi, vous avez fait de la recherche sur le sujet : de

⁵³ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.24.

⁵⁴ Ibid. p. 61.

Esthétique de la violence

*l'enfance meurtrie à l'enfance volée, persécutée, l'éventail est large !*⁵⁵

La protagoniste ne raconte pas toute son enfance, parfois elle saute quelques évènements : « A dix ans [...]. A quinze ans [...]. A dix-huit ans [...] A vingt-sept ans ». ⁵⁶ Cette technique d'ellipses accélère le rythme du récit. A travers sa narration tournée vers le passé, la narratrice révèle sa vie antérieure et tente de surpasser son destin tragique, d'oublier son enfance pénible, sa mère agressive, sa vie conjugale amère, ses souffrances dans la prison. Son discours dénonce son passé qui est la cause de sa déchirure psychologique et sa perte de soi.

Ces flash-backs (retours en arrière) démontrent que l'armature que Maïssa Bey utilise dans sa narration est complexe et que *Nulle Autre Voix* est temporellement éclaté. En effet, la narratrice ne trouve pas un refuge dans son passé ; elle l'évoque pour extérioriser ses malheurs liés à cette période. Son voyage dans le temps et plus précisément dans le passé à travers la technique d'analepse, a comme but d'effectuer une quête de soi :

*La rétrospection (ou analepse) par l'intermédiaire du narrateur omniscient –ou par un personnage se racontant lui-même, ou, récapitulant l'histoire d'une vie [...] marque le décalage des époques tout comme le retour de scènes identiques. [...] Outre leur structurel, ces « doublets » servent à rendre visible l'action du temps sur les personnages, leurs sentiments, leurs entreprises dont, en l'occurrence, ils soulignent cruellement l'inanité »*⁵⁷

Le passé provoque le déchirement psychique de la protagoniste ; celle-ci n'y trouve pas son existence, ses souvenirs ne la lient jamais au monde et à ses proches : « Personne n'a jamais pris conscience de ma détresse pourtant les signaux étaient là : le mutisme dans lequel je me suis réfugiée pendant toute mon adolescence »⁵⁸, elle n'arrive même pas à se connaître :

⁵⁵ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.60.

⁵⁶ Ibid. pp 62-63.

⁵⁷ BOUNEFF, Roland, et OULLET, Real (1972), *L'univers du roman*, Ed, Presses universitaires de France, pp .159-160.

⁵⁸ Ibid, BEY, Maïssa (2018), p.72.

Esthétique de la violence

*Une seule certitude : la femme que j'étais il y a plus de quinze ans n'est plus. Elle a cessé d'exister le jour où j'ai décidé de supprimer cet homme. Elle a cédé sa place à une autre femme dont je n'ai pas fini de découvrir les facettes.*⁵⁹

L'ancrage du passé dans le présent la mène donc à la réécriture de son passé, elle cherche à ses souvenirs les traces d'un « je » renfermé sur soi, d'un « moi » perdu dans ce monde et aliéné du tout, de la société, de la famille et de l'époux :

*Tout cela, l'écrivaine ne le sait pas. Il faudra que je lui en parle. Elle semble trouver tout naturel que j'aie pu prendre ma place au sein d'une société qui a ses jugements propres et ses excommunications définitives, sans recours. Une meurtrière reste une meurtrière. Et donc une réprouvée. Condamnée à vie.*⁶⁰

Le passé est donc un temps de perte de soi ; tout ce que la narratrice a vécu dans son passé est douloureux jusqu'il arrive à l'exclure et l'aliéner du monde, jusqu'elle arrive même à se perdre dans une vie insupportable.

3.2. Le présent, reflet du passé :

Comme nous l'avons déjà démontré, dans *Nulle Autre Voix*, l'écrivaine transgresse l'ordre chronologique des événements. Elle commence par la narration de l'événement majeur qui a changé sa vie quinze années auparavant, ce qui provoque tout de suite la curiosité du lecteur qui voudra connaître les raisons du crime et de découvrir les raisons de sa situation actuelle. Tout l'être et le paraître de cette femme est à interpréter par rapport avec cet événement. Maïssa Bey utilise à la fois le mode narratif ultérieur et simultané, qui visent à raconter les souvenirs de la narratrice, qui sont incrustés dans sa mémoire et l'accompagnent jusqu'à sa vie actuelle après la détention :

Je referme la porte du salon sans éteindre la lumière. Je repars vers la cuisine. Je me lave les mains. Plusieurs fois. Je tire une chaise. Je

⁵⁹ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p. 33.

⁶⁰ Ibid. p 40.

Esthétique de la violence

*m'assois. Droite. Les mains sur les genoux et les yeux grands ouverts.
Je n'ai rien d'autre à faire qu'attendre le lever du jour.*⁶¹

Le présent permet ainsi à l'écrivaine, d'actualiser une histoire pourtant passée, vécue par la narratrice dans un passé lointain, afin de mieux impliquer le lecteur qui va pouvoir s'identifier avec elle et compatir avec son malheur

Le temps actuel, c'est-à-dire le temps post-carcéral, où la protagoniste raconte son histoire à l'écrivaine, a sur elle un effet très positif ; à force d'évoquer les atrocités de son passé, elle les banalise inconsciemment, sans vraiment le savoir ; cela semble beaucoup la soulager. Elle n'a commencé à avoir conscience de l'effet consolateur et salutaire de se livrer avec confiance à l'écrivaine que lorsque celle-ci l'avait quittée définitivement. La présence de l'écrivaine lui avait même créé une certaine sensibilité à la vie, une certaine envie de vivre ; elle s'est mise par exemple à sortir et même à rêver de mener une existence semblable à celle de son invitée : « Au bout de la plage, nous nous essayons, le dos calé contre les rochers encore tièdes. J'aimerais pouvoir la remercier pour cette échappée inattendue. Une pudeur inhabituelle retient les mots au bord de mes lèvres. »⁶²

L'écriture des lettres qu'elle remettait à l'écrivaine lui donna alors une sensation de révolte contre son passé violent et exécration et la poussa même à rêver d'une vie meilleure :

*Nos conversations me laissaient un goût d'inachevé. Je voulais aller plus loin. J'ai compris, en revenant à mes carnets chaque soir, que l'écriture libère bien plus que la parole. Je pense qu'il temps que je vous livre le fond de ma pensée, que je vous dise franchement ce que m'inspire votre démarche. [...] J'ai pris de libertés dont celle de mentir.*⁶³

Cependant, ce refuge qu'elle a trouvé dans l'écriture est temporaire, car les horreurs de sa vie passé lui reviennent pour l'accabler dès qu'elle cesse d'écrire ses mésaventures. Ecrire lui est alors comme une médication analgésique dont l'effet n'est pas définitif et que l'on devrait reprendre chaque fois que réapparaît la douleur :

⁶¹ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.13.

⁶² Ibid. p. 182.

⁶³ Ibid. p.192.

Esthétique de la violence

*Vous verrez, je ne vous contredirai pas. C'est vrai, je suis une criminelle. J'ai ni remords ni envies d'effacer le crime. Et si je devais revenir sur mes pas, je prendrais le même chemin, sachez-le. Le mot CRIME est tatoué sur ma peau. C'est vous qui m'en avez fait prendre conscience. Aujourd'hui plus que jamais. Il m'arrive d'avoir encore des envies de meurtres. Simple façon de parler, je vous assure.*⁶⁴

La narratrice se constitue dans le temps, son rapport avec le passé est dur, tous ce qu'elle a rencontré entièrement est insupportable ce qui justifie toutes les embûches qui entravent sa vie actuelle ; la violence qu'elle a subie antérieurement la prédispose à être elle-même violente, c'est-à-dire qu'elle devient son caractère présent et caractérise sa personnalité, la moindre de chose la pousse à régir de n'importe quelle manière :

*Non, je n'avais pas trouvé le meilleur moyen de me supprimer. Il fallait juste changer une lettre, une seule dans la proposition. J'allais le supprimer. Je ne savais pas encore quand il et comment même ou l'idée s'est incarnée dans la matérialité des mots, c'était déjà une certitude. Je crois que c'est le mot « supprimer » qui a tout déclenché. Le supprimer, c'était le mettre hors d'état de nuire. De me nuire.*⁶⁵

Le présent de la protagoniste redevient lourd et insurmontable quand elle retourne à son passé malheureux ; il devient un danger qui menace et paralyse sa vie. Il la réduit à être, un autre qui nie sa propre existence :

*Je n'ai pas besoin de respirer. Je n'ai pas besoin de penser non plus. Le silence, le vide prennent le relais. Ou autre chose. Je suis déjà de l'autre côté de ma vie. Celle qui avance lentement vers l'homme assis dans son fauteuil n'est pas tout à fait moi. Et c'est cette autre qui va me dicter mes gestes.*⁶⁶

Déchirée entre son passé et son présent, la narratrice ne sait plus où elle doit se situer ; elle se retrouve dédoublée ; elle est à la fois elle-même et l'Autre ; sa vie bascule entre deux identités : l'une est liée à son passé, l'autre à son présent absurde qui peut être influencera son futur.

⁶⁴ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p 202.

⁶⁵ Ibid. p 47.

⁶⁶ Ibid. p 11.

Esthétique de la violence

Le présent est donc d'une part, un moment de narration, à partir duquel le passé est identifié et d'autre part, il est un vécu malheureux qui va identifier un avenir inconnu. La violence de l'écriture se manifeste à travers une brisure temporelle qui confond le passé et le présent et crée un désordre chronologique provoqué par l'instabilité psychologique de la narratrice qui se retrouve perdue.

La violence de l'écriture se manifeste ainsi à travers les jeux discursifs de l'énonciatrice du récit qui reflètent son état psychologique et sa détresse existentielle. Le discours est hanté par les spectres du passé et par les traces d'un abus qui l'a transformée en un être renfermé. La violence textuelle marque aussi la structure spatio-temporelle du récit à travers une brisure temporelle marquée par un désordre chronologique généré par le va et vient entre présent et passé. Maïssa Bey déconstruit aussi la structure traditionnelle du roman en se servant d'un espace éclaté qui acquiert des significations dédoublées générées par les conséquences de la violence subie.

Cette violence textuelle trouve naturellement son écho dans l'imaginaire de l'auteure à travers quelques thèmes relatifs à la représentation littéraire de la violence et qu'il s'agira d'interpréter dans la dernière partie du mémoire.

Chapitre III
**La représentation
fictionnelle de la
violence**

La représentation fictionnelle de la violence

L'étude des thèmes récurrents dans le roman étudié, liés à la représentation de la violence fera l'objet du dernier chapitre de ce mémoire. Nous entendons par cela l'étude de la mise en scène des thèmes que génère l'écriture de la violence dans le texte. Il s'agira d'observer les modalités de fictionnalisation de la violence dans le corpus et de voir quelle fonction occupe-t-elle dans l'imaginaire de l'écrivaine. Les études thématiques constituent un champ où se sont aventurés des chercheurs appartenant à des courants divers et dont la terminologie est parfois contradictoire. Quand on s'intéresse à l'étude des thèmes déployés dans un roman, l'on risque de se heurter à des définitions hétérogènes, voire même contradictoires de la notion de thème.

En effet, les études thématiques ont commencé avec ce qu'on appelle la Thématologie allemande⁶⁷ qui avait cherché à étudier chez différents auteurs, des réalisations d'une tradition commune. Les études thématiques ont aussi concerné les écoles formaliste et structuraliste, ainsi que l'école de Genève, où chaque groupe de chercheurs avait donné une définition singulière du concept de thème. La nouvelle critique, quant à elle, définit la notion de thème comme :

Rien d'autre que la coloration affective de toute expérience humaine, au niveau où elle met en jeu les relations fondamentales de l'existence, c'est-à-dire la façon particulière dont chaque homme vit son rapport au monde, aux autres et à Dieu [...]. Son affirmation et son développement constituent à la fois le support et l'armature de toute œuvre littéraire ou, si l'on veut, son architectonique. La critique des significations littéraires devient tout naturellement une critique des relations vécues, telles que tout écrit les manifeste implicitement ou explicitement dans son contenu et dans sa forme.⁶⁸

De son côté Roland Barthes attribue à la notion de thème les caractéristiques suivantes :

Le thème est itératif, c'est-à-dire qu'il est répété tout au long de l'œuvre [...]. Il constitue, par sa répétition même, l'expression d'un

⁶⁷ Voir : WELLEK René et WARREN Austin (qui abordent la Stoffgeschichte dans un chapitre intitulé : *L'histoire littéraire*). *La théorie littéraire*, (1942), (traduction française 1971, p. 365).

⁶⁸ DOUHROVSKY, Serge, *Pourquoi la nouvelle critique*, Mercure de France, 1970. Cité dans : COLLOT, Michel. *Le thème selon la critique thématique*. Dans : *Communications*, 47, 1988. Variations sur le thème. Pour une thématique, p. 79-91.

La représentation fictionnelle de la violence

choix existentiel [...] . Le thème est substantiel, il met en jeu une attitude à l'égard de certaines qualités de la matière [...] . Le thème supporte tout un système de valeurs ; aucun thème n'est neutre, et toute la substance du monde se divise en états bénéfiques et en états maléfiques [...] (il s'associe à d'autres thèmes) pour constituer « un réseau organisé d'obsessions », « un réseau de thèmes » qui nouent entre eux des rapports de dépendance et de réduction.⁶⁹

Chez les critiques thématiques, Jean Pierre Richard en donne notamment la définition suivante :

Un thème serait un principe concret d'organisation, un schème [...] autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde. L'essentiel, en lui, c'est cette « parenté secrète » dont parle Mallarmé, cette identité cachée qu'il s'agira de déceler sous les enveloppes les plus diverses [...] . Les thèmes majeurs d'une œuvre, ceux qui en forment l'invisible architecture, et qui doivent pouvoir nous livrer la clef de son organisation, ce sont ceux qui s'y trouvent développés le plus souvent, qui s'y rencontrent avec une fréquence visible, exceptionnelle. La répétition, ici comme ailleurs, signale l'obsession.⁷⁰

Ainsi, les études thématiques n'ont jamais connu, jusqu'à ce jour, de consensus au niveau de la terminologie. En retenant qu'un thème littéraire est repérable par sa récurrence et par sa fonction dans le texte et qu'il renvoie à un choix esthétique et moral de l'auteur qui déterminerait son projet littéraire, nous pouvons, de la sorte, retenir les convergences qui pourraient nous permettre d'identifier les thèmes générés par la représentation fictionnelle de la violence dans *Nulle Autre Voix*. Ceci dit, nous avons pu dégager trois aspects fictionnels récurrents dans l'imaginaire de Maïssa Bey et qui représentent des thèmes obsessionnels dans ce roman, à savoir : l'enfermement, le corps féminin et la folie.

⁶⁹ BARTHES, Roland, *Michelet par lui-même*(1954), Seuil,. Cité dans : COLLOT, Michel. *Le thème selon la critique thématique*. In : Communications, 47, 1988. Variations sur le thème. Pour une thématique, p. 79-91.

⁷⁰ RICHARD, Jean- Pierre, *l'Univers imaginaire de Mallarmé*, Seuil, 1961. Cité dans : COLLOT, Michel. *Le thème selon la critique thématique*. In : Communications, 47, 1988. Variations sur le thème. Pour une thématique, p. 79-91.

La représentation fictionnelle de la violence

1. L'enfermement :

L'enfermement est une situation d'emprisonnement, d'aliénation et de clausturation dans laquelle l'individu se retrouve et se sent seul et isolé de tout : « un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités ». ⁷¹

L'univers fictionnel du *Nulle Autre Voix* est marqué par la récurrence du thème de l'enfermement. Il y est omniprésent mais aussi itératif, de par son importance, tel un refrain dans l'ensemble du roman. Ce thème est aussi une marque permanente de la littérature algérienne au féminin, dont les auteures ont toujours tenu à dénoncer la clausturation des femmes et leur aliénation dans les espaces intimes.

Maïssa Bey incrimine l'enfermement familial dans tous les malheurs de la narratrice et de la femme dans le pays ; elle condamne vigoureusement la famille phallocrate où le père et les fils s'imposent de manière absolue ; ils sont dominateurs et durement autoritaires. Dans *Nulle Autre Voix*, cependant, apparaît parfois dans la société patriarcale algérienne un phénomène rare, celle du père qui perd son image traditionnelle, qui s'efface de la vie de sa fille et de toute la famille pour laisser libre cours à l'autorité abusive de la mère ; qui, elle, devient ségrégationniste vis-à-vis de sa propre progéniture, jouant son rôle dans un système patriarcal qui impose la supériorité du mâle :

La voix de ma mère prenait une tonalité et des inflexions particulières [...]. C'était valable pour nous, ses enfants. Et je crois bien qu'elle ne s'en rendait même pas compte. Nous savions tout de suite à qui elle s'adressait. Sa voix se faisait douce pour son premier-né. A la fois protectrice et suppliante, parfois agacée quand elle s'adressait à son petit dernier qui savait la pousser dans ses derniers retranchements. Froide, sèche, coupante, vibrante de colère et d'exaspération dès qu'elle croyait comprendre que je voulais lui tenir tête. ⁷²

Ainsi, « l'aliénation peut venir de l'enfermement familial » ⁷³ affirme Françoise Dolto, car le sentiment d'aliénation débute déjà à l'enfance et peut influencer négativement

⁷¹ ARTAUD Antonin (1947), *Van Gogh Le suicide la société* (Edition K (spécialisée dans la poésie),p.17.

⁷² BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.61.

⁷³ DOLTO, Françoise(1985), *La cause des enfants*. Edition Groupe Robert, p.60.

La représentation fictionnelle de la violence

toute la vie de l'homme. Son effet sur la narratrice est ainsi beaucoup plus intense dès lors qu'il a commencé tôt, dès son enfance. En effet, enfant, cette femme n'avait pas joui de la tendresse si indispensable à cet âge de la part des parents ou du respect et de la présence affective et protectrice de ses frères. Elle fut alors livrée à elle-même, sans défense, sans cette tendresse si nécessaire et de cet amour si obligatoire dont a besoin un enfant : « Petite, je passais des nuits à gémir, des nuits ponctuées de réveils en sursaut réclamant une présence qui ne venait pas pour chasser les peurs et les ombres ». ⁷⁴

En effet, la tendresse et l'amour sont absolument indispensables à toute femme. Ils lui sont consubstantiels ; c'est sans doute pour cela qu'elle aime tout naturellement à les vivre elle-même dans toute leur profondeur, dans toute leur ampleur, à les partager et à les transmettre.

L'enfermement a aussi un effet néfaste sur la vie conjugale de la narratrice. La violence familiale et le mépris endurés pendant son enfance, à la base donc de l'existence de la narratrice, n'ont fait que se transposer à sa vie conjugale sous des formes plus sensibles :

Chaque fois qu'il levait la main sur moi, chaque fois qu'il m'insultait, me traînait dans la boue de ses fantasmes les plus violents, les plus répugnants, si avilissants que je n'oserais jamais les évoquer devant vous, je me persuadais que la seule issue est la mort. Qu'est-ce qui me rattachait encore à la vie ? Qu'est-ce qui me faisait encore hésiter ? Il m'est impossible de le dire aujourd'hui. ⁷⁵

Tant et si bien qu'après avoir tué son époux, s'en être débarrassée et avait purgé sa peine en prison, la narratrice n'éprouva nul sentiment de regret ; elle se sentit plutôt si soulagée :

J'ai purgé ma peine. Pour moi, dans ce mot « peine » il n'y a ni douleur ni chagrin. Pas non plus de regret. Rien d'autre qu'un sentiment de paix, une plénitude qui m'envahit chaque matin quand j'ouvre les yeux. ⁷⁶

Le crime qu'elle a commis la mène en prison, c'est-à-dire en le seul lieu où l'on doit réellement vivre, dans leur ampleur, les affres de l'enfermement et la tyrannie de

⁷⁴ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh p 118.

⁷⁵ Ibid, p 46.

⁷⁶ Ibid, p 17.

La représentation fictionnelle de la violence

l'homme. Contre toute attente, elle crie pourtant son soulagement et sa libération de l'oppression sexiste qu'elle vivait chez elle. Le milieu carcéral réel -la prison lui fait découvrir la violence cruelle, sauvage des femmes violentées comme elle, ou trahies :

Et tout ce monde-là cohabitait. Avec des coups de blues, des coups de gueules, des coups de folie, mais aussi des coups de poing, des coups de pied, des coups de griffes. Certains jours, les forces en présence s'affrontaient dans des véritables batailles rangées. Cela partait très vite. Il fallait souvent évacuer la salle pour maîtriser les belligérantes.⁷⁷

La protagoniste s'accommodait parfaitement aussi de toutes les conditions d'enfermement carcéral qui est une délivrance pour elle car elle sent libre en prison en étant accompagnée d'autres détenues, l'enfermement acquiert donc une nouvelle symbolique qui s'oppose à sa signification d'une situation d'emprisonnement :

Là-bas, en prison, les néons n'étaient jamais éteints. De jour comme de nuit. [...] Etrangement, l'omniprésence de la lumière ne m'a pas trop incommodée. Pas autant que la promiscuité. Pas autant que l'impossibilité d'avoir un seul moment à soi. J'imaginai la vie en prison tout autre. L'enfermement bien sûr, mais surtout la solitude d'une cellule, comme une chambre à soi. J'étais loin de la réalité.⁷⁸

Dans ce récit, L'enfermement est traditionnel, familial, conjugal...et il est fondé parfois sur des dualités qui justifient la fragmentation thématique et manifestent la violence de l'écriture ; par exemple, l'enfermement qui décrit normalement une situation de claustration et un sentiment de solitude pour la narratrice après sa détention dépasse cette interprétation; il renvoie à son bonheur « J'étais seule. Pour la première fois de toute mon existence, j'allais vivre seule. Merveilleusement. ».⁷⁹

2. Le corps féminin :

Torturée moralement, la narratrice n'échappe pas non plus à la torture physique. Son corps est malmené par tant d'années de violences, d'abus, et de négligence. A force de maltraitance, la narratrice apparaît comme tirée par le bas, vers les profondeurs de la déchéance morale :

⁷⁷ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p 51.

⁷⁸ Ibid. pp. 115-116.

⁷⁹ Ibid, p.25.

La représentation fictionnelle de la violence

*Tout à l'heure, après son départ, je me suis regardée dans le miroir un peu plus attentivement que d'habitude : une femme en état de déclin avancé me faisait face. Une femme terne, triste, visiblement marquée par la vie.*⁸⁰

La représentation du corps féminin dans le roman de Maïssa Bey ne diffère guère de celle qui est véhiculée dans les romans des autres écrivaines algériennes. La femme est souvent victime de l'homme, de son désir charnel et de sa violence. Son rôle varie entre celui de génitrice et celui d'objet sexuel. Dès sa naissance, la femme est rejetée pour sa simple nature féminine. Kateb Yacine écrivait que la fille, « dès sa naissance, est accueillie sans joie »⁸¹. À l'âge adulte, elle est soit cachée à l'abri des regards malsains des mâles, soit accusée de provocation lorsqu'elle défie la tradition sociale et se révolte contre la domination masculine.

L'esprit de la narratrice, sa raison, sa conscience qui d'ordinaire la tirent vers le haut pour l'arracher à ses instincts les plus simples, c'est-à-dire les plus animaux, et l'en libérer, lui semblent implicitement, sans vraiment y penser, comme l'avoir abandonnée ; elle rêve d'apparence attrayante qu'elle convoite au moins chez les filles camarades de lycée :

*Comme je les haïssais, comme je les enviais, ces filles gâtées par la nature, pour reprendre l'expression favorite de ma mère ! Elles étaient ou semblaient tellement à l'aise dans leur corps, dans leur jeans et leurs baskets de marque ! Nous n'avions rien en commun. Je portais déjà sur mes épaules le poids de mes complexes. Ces filles avaient la démarche assurée, le dos bien droit et surtout la beauté de leurs certitudes, la force de leurs convictions. C'est à elles que ressemble aujourd'hui l'écrivaine.*⁸²

Elle envie ardemment ces filles, qu'il lui semble même les reconnaître en l'écrivaine à qui elle se confiait, leur assurance désinvolte, jusqu'à la jalousie pour se donner de la valeur et plaire elle aussi sans pour autant s'attirer l'attention et les regards de convoitise d'hommes qu'elle croise ou devant qui elle passe dans la rue. Mais son physique délabré semble toutefois lui apporter quelque protection, quelque consolation :

⁸⁰ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh p 152.

⁸¹ KATEB, Yacine (1989), *La Prophétesse, Algérie Républicain*, Alger, p. 11.

⁸² Ibid. Bey Maïssa, pp 153-154.

La représentation fictionnelle de la violence

*Je n'ai jamais fait partie de cette catégorie de femmes sur lesquelles les hommes se retournent. Mon apparence physique m'a permis d'échapper au calvaire du harcèlement de rue auquel ces femmes-là sont confrontées.*⁸³

Il lui paraît avoir perdu tout signe de féminité que seul un corps assez plein lui semble, en la circonstance, pouvoir exprimer. Son moral délabré, ruiné par l'enfermement dans ses acceptions les plus variées a décharné et affreusement enlaidit son corps. Il ne lui reste plus alors de sa jeunesse que son âge qu'estompe (cacher), qu'efface l'apparente vieillesse de son corps maigri, sévèrement entamé par la misère familiale et maritale impitoyablement oppressive, et les rides franches et profondes de son visage abattu, piteux et contrit ; un visage également hagard et consterné :

*J'ai pris tout mon temps pour mesurer l'étendue du désastre : des cheveux grisonnants [...]. Une bouche tombante encadrée de deux rides profondes, deux sillons d'amertume qui courent jusqu'au bas du menton. Le tout porté par un corps noyé dans une robe d'intérieur faite pour une femme bien plus grande, bien plus en formes.*⁸⁴

Le délabrement de son corps désolé semble vraiment la marquer et l'affliger :

*Nue, je me suis campée en face du miroir où la buée se dissipait peu à peu et j'ai regardé longuement mon corps, avec une curiosité toute nouvelle. Bien des adjectifs dépréciatifs me sont venus en tête. [...] Ils étaient bien là les signes, les preuves évidentes d'une autre déchéance, la déchéance corporelle dont je n'avais pas vraiment mesuré les effets ravageurs avant ce jour.*⁸⁵

Plus même que d'autres éléments pourtant si indispensables, si nécessaires à la vie commune, si intimes et inhérents à la vie conjugale, aux plaisirs d'un couple, et si nécessaires au renforcement des liens de tout ménage, à l'affermissement des sentiments les plus tendres, ceux-là mêmes qui devraient les maintenir unis jusqu'à la mort : « Je n'ai jamais connu la jouissance. Je n'ai jamais eu le moindre commencement de jouissance (...) ».⁸⁶

⁸³ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p 153.

⁸⁴ Ibid. p. 154.

⁸⁵ Ibid. p 131.

⁸⁶ Ibid. p 130.

La représentation fictionnelle de la violence

L'image du corps féminin est donc fondée dans ce roman sur des oppositions et des dichotomies, on y découvre de nombreux contrastes : beauté / laideur, jeunesse / vieillesse...etc., qui font écho avec le dédoublement spatial et la fragmentation temporelle que nous avons démontrés auparavant. La narratrice se projette dans un monde parallèle au sien, dans un autre temps, vers d'autres lieux, où elle serait belle, désirée et heureuse.

Nous pensons même que l'image de l'écrivaine, de son corps parfait et de sa vie idéale, ne serait qu'une invention de l'imaginaire malade de la narratrice qui se projette en elle, qui la crée pour s'identifier à elle, qui voudrait être elle. L'abus physique et moral subi durant des années, semble affecter l'esprit de cette même qui semble se réfugier dans les abîmes de la folie, pour fuir la réalité terrible de sa vie.

3. La folie :

« On est fou par rapport à une société donnée »⁸⁷, affirme Albert Béguin. La folie est donc une violation de la norme, une transgression, un désordre dans la conduite, une contradiction de la parole, contrairement à la raison qui symbolise l'ordre, la logique et une conduite soumise aux normes de la société et du bon sens. La folie commence dès lors que le caractère d'une situation prend des proportions démesurées. La violence inouïe qui caractérise le vécu du personnage mis en scène dans *Nulle Autre Voix* et générée par l'oppression familiale et conjugale s'assimile dans ce sens à la folie. Cette violence en est la conséquence et elle entretient avec la folie des interactions dynamiques. et représente une issue pour la narratrice dont les malheurs sont devenus insurmontables. Elle prend des formes variées, des plus subtiles, insidieuses aux plus apparentes.

Dans ce récit, la narratrice, qui raconte ses conditions de vie déplorables depuis son enfance est placée dans des conditions continuellement agressives et déplorables. Elle est impitoyablement malmenée, harcelée par un environnement, un milieu, un entourage horribles de mépris, d'injustice, de violence, de terreur qu'elle endure dans l'impuissance absolue. La cause ? Sa seule condition féminine réprouvée dans une société ou une famille elle-même détenue de ses coutumes ancestrales qui continuent à

⁸⁷ BEGUIN, Albert, repris par JACCARD, Roland (1984), *La folie*, PUF, «Que sais-je », 3^e édition, Paris, p. 24.

La représentation fictionnelle de la violence

lui coller encore, comme une peau au corps qu'elle contient...qu'elle emprisonne. Des coutumes obsolètes que le temps a sévèrement dépréciées, que la morale puissamment appuyée sur la science, la raison, la conviction, la conscience ont déclassées. Se comparant aux filles de son âge à l'école, au lycée puis même aux jeunes femmes de plus tard, elle se fait d'elle-même, inconsciemment, l'image d'un fossile millénaire que le temps a épargné vif. Elle refuse, bien sûr, sa situation et son état si triste et désolant de tout son moi, jusqu'à désirer mettre fin à ses jours :

Je crois aujourd'hui encore que j'étais sur le point de sauter. De m'élancer dans le vide et de me fondre dans l'immensité liquide qui allait m'accueillir, m'absorber, et ainsi me délivrer du poids d'une existence terrifiante de laideur et d'inutilité. [...]. Mon frère m'a tirée en arrière. Il était en colère. Et si tu avais glissé ? Tu es folle ! [...]. Adolescente, j'ai souvent songé au suicide .⁸⁸

Sa vie conjugale qui devait l'en soustraire semble l'y avoir davantage enfoncée. Cette situation de doute, de révolte continue l'affaiblit chaque jour un peu plus jusqu'à une sorte de désespoir définitif, d'abandon de soi qui la livre petit à petit à des phénomènes psychiques devant quoi sa raison fléchit irrémédiablement. Elle est chroniquement déprimée. Elle n'est pas loin de s'aliéner :

Comment peut-on ne pas avoir peur d'une femme aussi dangereuse que moi ? Folle, monstre d'insensibilité, bourreau, choisissez le terme qui convient.⁸⁹

Des signes précurseurs de l'aliénation, dont l'abattement, la désespérance, la sensation d'étouffement et d'être prisonnière de la vie ont dépassé leur paroxysme :

Autour de moi l'air se raréfie comme si j'étais arrivée au sommet d'une très haute montagne. Mais peu m'importe ! Je n'ai pas besoin de respirer. Je n'ai pas besoin de penser non plus. Le silence et le vide prennent le relais. Ou autre chose. Je suis déjà de l'autre côté de ma vie.⁹⁰

Ces signes échappent au contrôle de son esprit. Ils la conviennent à des actes d'ordinaire répréhensibles, graves ou carrément condamnables auxquels elle n'oppose que

⁸⁸ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p 45.

⁸⁹ Ibid. p. 37.

⁹⁰ Ibid. p 11.

La représentation fictionnelle de la violence

faiblesse. Parfois, elle cède même à leur pression, s'exécute avec indifférence : « je l'ai tué. Normal ! ». ⁹¹

L'état psychique de la narratrice ainsi délabré perd du terrain devant la folie. Celle-ci s'installe lentement, inexorablement. D'où la sensation de dédoublement de sa personnalité par lequel elle se sent devenue une femme tout autre que celle que réellement elle est. Il ne lui semble plus exister. Ou alors seulement par sa doublure, c'est-à-dire cette femme par qui elle se sent substituée, celle qui a tué :

Celle qui avance lentement vers l'homme assis dans son fauteuil n'est pas tout à fait moi. Et c'est cette autre qui va me dicter mes gestes. ⁹²

Quand je pense à ce personnage de femme qui se dessine dans sa tête, mais aussi dans la mienne, j'ai la sensation étrange d'un dédoublement. Plutôt d'une dissociation, au sens pathologique du terme. ⁹³

L'idée de folie est réellement présente dans l'esprit de la narratrice. Elle y trotte vraiment. Elle sait que l'écrivaine, qui lui rend régulièrement visite chez elle et à qui elle remet ses écrits confidentiels bien pensés, devrait avoir des doutes sur la santé de son esprit : « C'est pour lui qu'elle s'est faite belle. Pour un moment d'intimité pendant lequel elle pourra lui raconter son après-midi avec la vieille folle ». ⁹⁴ La vieille folle ! Car une femme qui tue son mari quand bien même il la violente sauvagement et la méprise basement, n'a-t-elle pas trouvé d'autre solution que le meurtre ? La voie qui l'avait menée en prison pour quinze ans, c'est plutôt son époux qui l'aurait prise si elle s'en était plainte :

Ce sont des mains de femme. Ce sont des mains qui ont donné la mort. Ce sont des mains tachées de sang. A jamais. Ce sont des mains qui un jour ont saisi un couteau. Pas pour découper une volaille ou éplucher des légumes. Ce sont des mains qui ont planté un couteau dans un corps d'homme. Par trois fois. ⁹⁵

La violence infernale du mari envers la narratrice, son comportement inhumain s'impriment ineffaçablement dans son esprit où il semble le plus présent de tout ce

⁹¹ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p.20.

⁹² Ibid, p 11.

⁹³ Ibid, p 134.

⁹⁴ Ibid, p 155.

⁹⁵ Ibid, p 169.

La représentation fictionnelle de la violence

qu'elle a vécu. Il la harcèle, la torture quand bien même il est absent, elle l'a toujours présent dans sa tête, dans tous ses sens. Il lui suffit d'un moment d'inattention, de repos pour le sentir à ses côtés. Il est tel un fantôme. Plutôt tel le diable ! Ou bien le diable prend-il le relais quand le tortionnaire est absent ? Il l'incite avec mépris à l'acte mortel, au suicide impardonnable devant Dieu. Et il insiste parce qu'il y tient. Il a envahi son esprit, l'a pollué, sali. L'état psychique de l'infortunée épouse confine à la folie qui flirte avec son esprit fragilisé :

Je me suis soudain vue faisant un grand pas en avant, non, plutôt un grand bond, et m'envoler. Une sensation physique indescriptible. J'ai fermé les yeux, et c'est alors que j'ai entendu sa voix. Il était là, derrière moi et me disait, Saute, mais saute, qu'est ce tu attends ? Qui te pleurera ? Qui te regrettera ? Allez ! Aie au moins ce courage, toi qui n'as jamais rien fait de ta vie ! Un pas, un seul, et poussière tu retourneras à la poussière.⁹⁶

Mais non ! Cette fois, ce n'est point son époux. Ce n'est pas lui qui lui vient diaboliquement l'inciter à la mort. Une voix qu'elle entend nette dans ses oreilles...Qu'elle entend, jusqu'à l'écouter lui débiter les raisons les plus fortes, les plus réelles...Les preuves irréfragables qu'elle mérite de mourir. Cette voix qui lui vient dès qu'elle s'est trouvée devant le précipice...dès que le moyen et l'occasion de plonger dans le néant, de se livrer à la mort n'est en fait que l'écho de son désir profond et difficilement répressible, de mettre fin à ses jours. C'est sa voix...seulement sa voix et nulle autre. Les causes de se vouloir mourir ? La laideur qu'elle se fait de son visage et de son corps, la laideur d'un ménage sans amour, la laideur d'une vie de solitude sans progéniture.

Mais...sait-on ce qu'est la beauté de la femme...De l'homme aussi...et partant, la beauté de la vie ? C'est ce sentiment de tendresse et d'amitié qu'exhale un cœur sain, convaincu de son humanité, autour duquel s'agglutinent les meilleurs sentiments des humains qui le connaissent et...de loin, ceux mêmes qui n'en entendent que parler. Cette beauté qui dure...qui seule dure...qui s'accroît, s'épanouie avec l'âge. La beauté du corps, elle, finit toujours dans la laideur des rides de l'âge et échoue parfois même dans la laideur morale. Voilà donc ce qui nous semble mener la narratrice vers une folie certaine. Elle est abandonnée à elle-même avec un potentiel humain et moral

⁹⁶ BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh, p. 45.

La représentation fictionnelle de la violence

absolument exceptionnel. Le mépris, la haine, la compassion absolument négative des gens de son entourage se mueront fatalement en admiration, en envie, en tendresse...Elle sera aimée.

Conclusion

Conclusion

Au terme de ce travail, nous avons confirmé l'aspect dénonciateur de l'écriture de la violence dans *Nulle Autre Voix*, qui s'est révélé à travers l'étude du niveau structurel et thématique du roman.

En effet, nous avons démontré dans le premier chapitre la complexité de la situation des femmes en Algérie, qui sont soumises à toutes les formes de la violence, exploitées par une société machiste gérée par le patriarcat qui leur attribue un statut mineur.

Nous avons aussi démontré comment leur marginalisation a inspiré et nourri l'écriture des femmes en Algérie qui évolue avec l'évolution de l'Histoire et qui a toujours été l'espace par excellence où les écrivaines extériorisent leurs souffrances internes, expriment leur malaise vis à vis des mœurs, revendiquent leurs droits et leur émancipation et combattent perpétuellement pour améliorer leur condition.

Enfin, nous avons rappelé à quel point l'écriture de Maïssa Bey est ancrée dans cette veine de dénonciation, de contestation et de lutte contre la misogynie de la société algérienne. L'écrivaine témoigne du quotidien pénible des femmes algériennes, critique leur condition et dénonce les discriminations quotidiennes qu'elles subissent par la société sexiste, la famille phallocrate et l'homme dominant.

Dans le second chapitre, nous avons interprété les transgressions qu'opère l'écrivaine au niveau structurel du roman pour écrire la violence qui marque l'énonciation du récit et le mouvement narratif. L'auteure utilise un langage qui décrit un monde angoissant et inquiétant ; un vocabulaire cru qui est souvent relatif à la violence ; une parole produite par la mémoire, qui ne reflète que le déchirement psychologique du personnage énonciateur impliqué par un « je » aliéné et violenté. La violence est sensible dans chaque mot et même dans la forme des phrases courtes et parfois non verbales qui reflètent l'angoisse accélérée et l'état nerveux de la narratrice.

L'écriture de la violence se manifeste également au niveau d'une spatialité éclatée, dédoublée et fondée sur des dualités ; une spatialité qui dépasse son rôle passif de cadre de la diégèse mais qui agit sur la protagoniste, régie son quotidien et modalise son comportement et sa vision du monde. L'espace narratif est éclatée par une double signification qu'il acquiert ; c'est-à-dire que les espaces sont pluriels dans le texte et chaque espace a plusieurs symboliques.

Conclusion

La violence caractérise aussi l'expression du temps. En fait, le récit est marqué par deux temps : le passé et le présent. Le désordre chronologique est, en effet, généré par la technique d'analepse qui permet de faire un va et vient entre ces temps qui influencent le lecteur et le balancent entre la vie antérieure de la narratrice et sa situation actuelle. Il existe un rapport dur entre eux ; le présent est non seulement le moment de l'énonciation, mais aussi un facteur qui mène à l'actualisation d'une histoire passée, alors que le passé restitue la mémoire du personnage et devient un temps de perte de soi pour lui, car c'est pendant ce temps qu'il se retrouve abandonné par tout le monde, seul et sans refuge.

Dans la dernière partie de notre travail, nous avons démontré que les thèmes que génère l'imaginaire de Maïssa Bey sont assimilés à la violence et entretiennent des relations dynamiques avec elle. En effet, ils renvoient souvent à la situation d'oppression de la narratrice qui illustre celle de la femme algérienne.

L'écriture de la violence au féminin est donc une écriture d'engagement et de dénonciation, elle aborde des sujets qui concernent la situation dégradante des femmes, due aux traditions sociales et familiales. Elle prend pour contexte une société sexiste qu'elle dénonce et en dévoile les injustices. C'est aussi une écriture de témoignage, puisqu'elle rapporte les maux de femmes ayant subi des atrocités, mais aussi de dévoilement, car elle donne la parole à celles qui en étaient privées et dévoile les tabous longtemps mis sous silence.

Il s'agit aussi d'une écriture de l'intime. En effet, ce sont seulement les femmes qui sentent pleinement le tragique de leur vécu et le regrettent profondément ; l'écriture pour elles est alors thérapeutique ; elle guérit leurs blessures provoquées par l'injustice qui domine leur société. Elle a aussi une force qui leur permet d'extérioriser leurs souffrances internes et leur malaise et de dépasser le silence qu'on leur a toujours imposé.

L'écriture de la violence est une marque permanente de l'écriture de Maïssa Bey. Dans *Nulle Autre Voix*, elle se manifeste à travers divers procédés de transgression langagière, narrative, discursive et thématique qui traduisent un refus, une opposition de la part de l'écrivaine envers toutes les formes de l'oppression sociale. C'est ainsi que la violence sociale trouve son écho dans la violence textuelle à travers la subversion de toutes les normes esthétiques.

Conclusion

L'écriture de la violence dans *Nulle Autre Voix* peint et dénonce un univers fragmenté et lutte contre le silence qui a atteint son paroxysme à l'égard des femmes. Elle est un l'espace de revendication des droits, de protestation et de révolte qui permet à l'écrivaine de devenir une porteuse de la parole féminine. Dire l'indicible, exprimer l'inexprimable, exhiber les tabous d'une société patriarcale gérée par des mœurs rigides, pousser le lecteur à une prise de conscience quant au vécu des femmes en Algérie, telle est la visée de cette écriture de la violence au féminin. Ce travail de recherche pourrait éventuellement s'élargir à l'étude de l'écriture de la violence dans l'ensemble des romans de Maïssa Bey, qui se présente dans le champ littéraire comme une partisane de la cause féminine et une révoltée de la littérature algérienne au féminin.

Bibliographie

I. Corpus :

- BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, Ed Berzakh.

II. Ouvrages théoriques :

- ARTAUD Antonin, (1947) *Van Gogh Le suicide la société*, Edition K (spatialisée dans la poésie).
- BARTHES, Roland (1988), *Michelet par lui-même*(1954), Seuil, Cité dans : COLLOT, Michel. *Le thème selon la critique thématique*. Dans : Communications, 47, Variations sur le thème. Pour une thématique.
- BEGUIN, Albert, repris par JACCARD, Roland (1984), *La folie*, PUF, «Que sais-je », 3è édition, Paris.
- BOUNEF, Roland, OULLET, Real (1972), *L'univers du roman*, Ed, Presses universitaires de France.
- BOUTEFNOUCHT, Mostefa (1982), *La Famille algérienne. Evolution et caractéristiques récentes*, avant-propos, S.N.E.D, Alger, 2 éd.
- DEBOUT, Michel (2010), La violence psychologique, chef du service de Médecine Légale du CHU de Saint Etienne- M, *Réalités n 90*-Publication de l'UNF.
- DOLTO, Françoise(1985), *La cause des enfants*. Edition Groupe Robert.
- DOUHROVSKY, Serge, *Pourquoi la nouvelle critique*, Mercure de France, 1970. Cité dans : COLLOT, Michel. *Le thème selon la critique thématique*. In : Communications, 47, 1988. Variations sur le thème. Pour une thématique.
- GENETTE, Gerard (1969), *Figures II*, Paris, Ed du Seuil.
- GONTARD, Marc (1981), *La violence du texte, La Littérature marocaine de langue française*, Paris, Le Harmattan.
- HAMON, Philipe (1972), *Que ce que la description ? Poétique* n 12.
- METZ, Christian (1968), *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Klincksieck
- REUTEE, Yves (2000), *Introduction à l'analyse du roman*, Nathan, Coll, Université.

- RICHARD, Jean- Pierre, *l'Univers imaginaire de Mallarmé*, Seuil, 1961. Cité dans : COLLOT, Michel. *Le thème selon la critique thématique*. In : Communications, 47, 1988. Variations sur le thème. Pour une thématique.
- STORA, Benjamin (2001), *La guerre invisible : Algérie, années 90*, Alger, Edition Chihab.
- TABTI, Bouba Mouhammedi(2007), *Maïssa Bey : l'écriture des silences*, Ed du Tell.
- WELLEK René et WARREN Austin (qui abordent la Stoffgeschichte dans un chapitre intitulé : *L'histoire littéraire*).*La théorie littéraire*, (1942),(traduction française 1971).

III. Œuvres littéraires :

- BEY, Maïssa (2016) *Cette fille - là*. Ed de l'aube.
- HAMDI, Nora (2014), *La maquisarde*, Edition Grasset.
- KATEB, Yacine (1989), *La Prophétesse, Algérie Républicain*, Alger.

IV. Articles journalistiques :

- Entretien oral avec Témoignage B. Fatima. , Agraradj, Kabylie, 16 juin 2005.

V. Sitographie :

- AMMAR KHODJA, Soumaya, *Ecritures d'urgence de femmes algériennes*, Clio. Histoire, femmes et sociétés [en ligne], disponible sur : <http://journals.openedition.org/Clio/289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.289> [consulté le 29/05/2006].
- Institut français, Conversation avec Maïssa Bey et Boualem Sansal, Médiathèque de l'Institut français de Lituanie, publié le 15 octobre 2013. [En ligne] [Consulté le 05/03/2019]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=5Gnm_bWdCWA.
- CHAIB, Yasmine (28 février 2019), *Algérie : Une Loi En Souffrance*, [en ligne], [consulté le 01/03/2020]. Disponible sur : <https://www.amnesty.fr>

